



HAL
open science

“Ferdinand Denis - Journal de mon voyage au Jequitinhonha” Présentation, transcription, notes et annexes

Georges Orsoni

► **To cite this version:**

Georges Orsoni. “Ferdinand Denis - Journal de mon voyage au Jequitinhonha” Présentation, transcription, notes et annexes. 2017. hal-01568782

HAL Id: hal-01568782

<https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-01568782>

Preprint submitted on 25 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

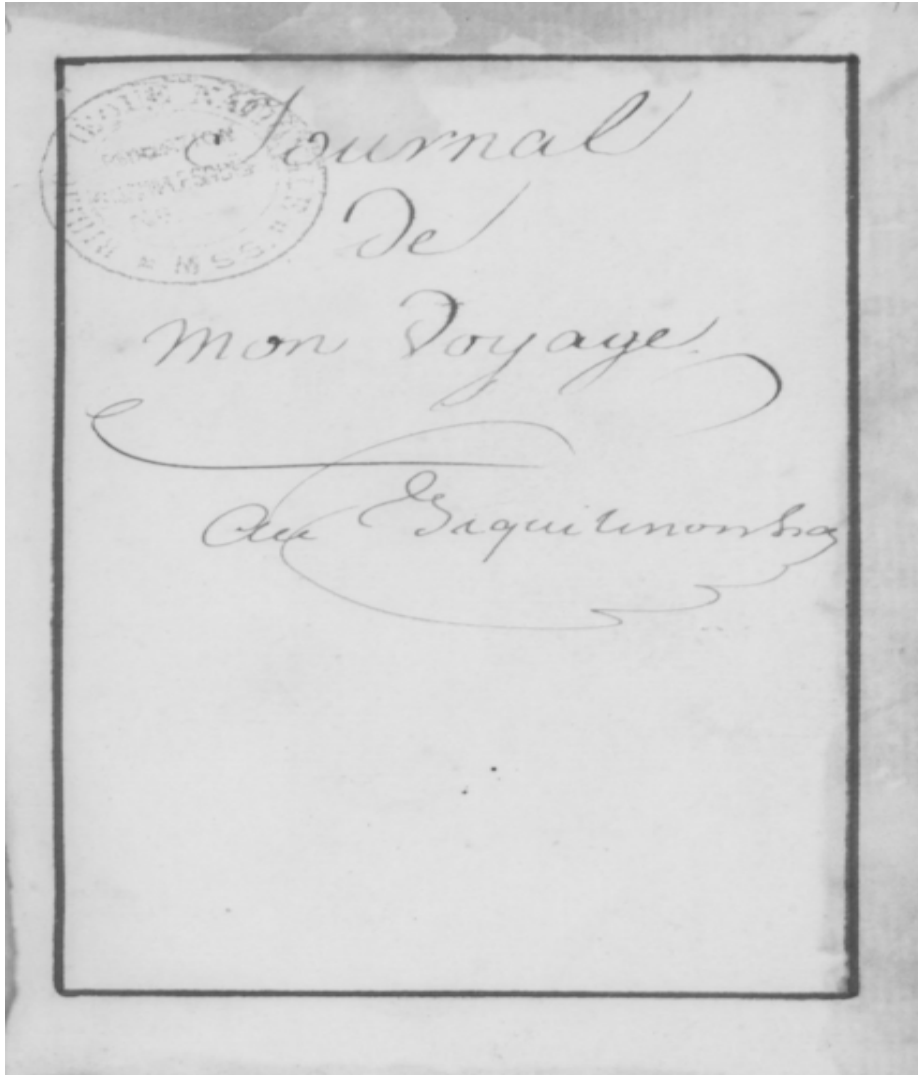
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Georges Orsoni

« **Ferdinand Denis**

Journal de mon Voyage au Jequitinhonha »



Présentation. Transcription. Notes et annexes.

Avant de devenir cet administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève que, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, vient visiter tout voyageur brésilien lettré, qu'il soit écrivain débutant ou Empereur savant ; avant d'avoir publié force ouvrages, romans, essais, nouvelles, manuels de bibliographie, traités littéraires, missels enluminés... et plus encore d'articles ; avant d'être ce polygraphe amateur de proverbes, ce fouineur de bibliothèques dont la moisson est riche de trophées ; avant de collectionner les manuscrits ; avant de remplir d'une écriture serrée des milliers de notes de lectures, un journal dont nous ne connaissons que des bribes et d'innombrables lettres, Ferdinand Denis (1798-1882) fut un jeune homme aventureux.

Il était né dans une famille aux idées avancées, à la religion teintée d'ésotérisme et à la fortune insuffisante ; son père, poète philosophe dont les écrits sont heureusement restés manuscrits, avait un temps occupé des fonctions révolutionnaires : il était chargé par le Comité de Salut Public de surveiller les lettres arrivant à Paris, avec un soin particulier pour celles émises de l'étranger : charge qui ne permit pas, le Roi revenu, d'espérer un avenir radieux : s'il avait pu financer l'entrée à Saint-Cyr de son fils aîné¹, il ne put obtenir, de ses prudents protecteurs, pour son second fils Ferdinand, une place à l'École des Jeunes de Langues², où se formaient alors les futurs consuls envoyés représenter les intérêts de la France dans les échelles d'Orient. Quant à la dernière née, Francisca, aimée de tous, elle ne pouvait songer qu'à le rester, l'absence de dot étant alors rédhibitoire.

Ce que ne voulait accepter Ferdinand. Dès lors, sa résolution est prise : il ira, aventurier au grand cœur, faire fortune dans quelque pays neuf où elle n'attend pas le nombre des années pour se donner à qui sait la forcer. Un autre ami de la famille, Adolphe Dubois de Jancigny³, officier en

1 Amaranthe Alphonse Dugommier Denis (1794-1876) fit une brillante mais brève carrière militaire qui lui valut d'être décoré de la légion d'honneur sur le front des troupes en février 1814. Demi-solde et auteur de pièces sans succès, il eut l'avantage de plaire à M^{me} Plasson et d'hériter d'une part de sa fortune. Ayant rejoint le camp orléaniste, il devint maire de Hyères et député du Var tout en se passionnant pour les affaires d'Orient et en créant avec son ami Abel Hugo une revue orientaliste dont le succès ne fut pas négligeable.

2 Fondée par Louis XIV sur la proposition de Colbert, soucieux de doter les consulats du Levant d'agents interprètes, l'École des Jeunes de Langues, dite aussi École des Arméniens, survécut à la Révolution et à la création en 1795 de l'École spéciale de langues orientales (qui finit par l'absorber en 1873). Cette école de préparation au Drogmanat recevait des enfants de moins de douze ans, pour la plupart fils de diplomates, de commerçants installés au Levant ou encore de Chrétiens d'Orient. Elle relevait des Relations extérieures et le choix des élèves dépendait du ministre ; au demeurant, le nombre de places était limité : entre 7 et 15 de 1797 à 1815. Voir : Gustave Dupont Ferrier, « Les Jeunes de langues ou "Arméniens" à Louis-le-Grand » in *Revue des Études arméniennes*, pages 9-46. Paris, Librairie Paul Geuthner, 1923, IV^o année, tome III, 140 pages

3 Ferdinand Denis écrira sa biographie et celle de son père : « Dubois de Jancigny (Adolphe-Philibert) » in *Nouvelle Biographie Universelle*, Paris, Didot, 1855, 489 pages (col. 885-886). La biographie du Jean-Baptiste Dubois est aux colonnes 883-884.

Adolphe Dubois finit par s'installer à Calcutta où vint le rejoindre et l'épouser Eudoxie Le Fortier, autre amie de la famille Denis. Rentré en France en 1829, il repart en Inde dès 1830 ; avec l'accord des gouvernements français et anglais, il devint l'aide de camp de Nussir-U-Din qui, sous le contrôle de la compagnie des Indes, régnait à Oude, dans le nord de l'Inde ; veuf, Jancigny épousa une des nombreuses filles du roi et devint son envoyé spécial en Eu-

demi-solde et compagnon d'armes d'Alphonse, comptait partir au Bengale pour y commercer ; il proposa à Ferdinand de l'accompagner, l'invitant à d'abord se rendre au Brésil, y examiner les possibilités d'un commerce triangulaire, celui-ci légal s'entend. Or, au Brésil, allait Henri Plasson, nommé agent consulaire à Bahia et qui accepta de prendre le jeune Ferdinand dans sa suite, comme secrétaire.

Ainsi, âgé de dix-huit ans, la tête pleine des récits de voyages qui sont alors autant à la mode que les romans exotiques dans la lignée de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand, sachant écrire et parler le portugais, nanti de recommandations utiles et de résolutions définitives, Ferdinand Denis partit pour son Eldorado.

Quelques mois à Rio, deux ans à Bahia, pas une once d'or.

Et, comble de disgrâce pour Denis, lassé d'attendre une titularisation à la charge de consul, Plasson abandonna son poste et son secrétaire⁴ à un certain Berthon⁵, “*homme très estimable et fort dans l'embaras*”⁶, selon Denis, dont la première impression n'est jamais la bonne et dont la situation ne va pas cesser de se détériorer. De fait, “*Il est temps que les illusions cessent. Le voile doit s'écarter, Il faut considérer ma position telle qu'elle est véritablement. Je suis éloigné de ma patrie, sans argent pour y retourner, sans moyens d'en acquérir, car pour cela il en faut déjà posséder un peu.*”⁷ Or, Berthon, décidément ne lui laisse que des miettes, lui conseillant la carrière de “*garçon de boutique*” pour “*auner de la- toile et vendre de la bière*”⁸, prétendant qu'ainsi en avait décidé Plasson, lequel à son retour en sera fâché sans pour autant intervenir : Denis en est réduit à emprunter quelques pièces de trois *pataques* à ce Berthon !⁹

rope, porteur de luxueux cadeaux pour le roi d'Angleterre. Revenu en France, ayant régularisé sa position militaire, il fut chargé de missions en Chine, y défendant les intérêts du commerce français, et dans les Indes néerlandaises. Revenu de nouveau à Paris, il y fit publier ses monographies, sur l'Inde, l'Indochine, le Japon, etc., dans la collection de l'Univers, ne manquant pas, “*sur l'établissement des Portugais dans le Delta de l'Irawaddi*” de recourir “*à l'érudition éclairée de [son] ami Ferdinand Denis*” (Indochine, L'Univers Paris, Didot, 1850, p. 257)..

Voir sur la mission de Jancigny en Chine, Jean-Paul Faivre, *L'Expansion française dans le Pacifique, 1800-1842*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1954, 550 pages.

4 En fait, Plasson a décidé, accompagné de Georges, de remonter le rio Belmonte pour se rendre au Minas Gerais dans l'espoir d'ouvrir une route commerciale et Denis, écrivant à sa mère, lui confesse que : “*les circonstances ne [lui] ont pas permis de suivre [s]on inclination*” et qu'il a dû “*reste[r] à la chancellerie dont les bénéfices sont partagés entre Monsieur Berthon et [lui].*”

Archives Bibliothèque Sainte Geneviève (BSG) : Ms 3417 ff. 63-64 v^o. Lettre de F. Denis à ses parents, Bahia, 24 septembre 1818,.

5 Successeur de Plasson, Pascal (Amable, Anne) Berthon de Puray sera le dernier agent consulaire français à Bahia (avant la nomination du consul Guinebaud) ; il avait été en 1811 condamné en France pour banqueroute frauduleuse sous son patronyme et avait préféré gagner le Brésil où il se fit connaître sous le nom de sa mère, Berthon. Il décède à Bahia en 1820, âgé d'environ 70 ans et c'est son fils qui dépose auprès du consul ses documents administratifs.

Voir : Marco Antonio Gonçalves Machado, (org.), *Guia de fontes para a história franco-brasileira*, Brasilla, 2002, p. 104.

J. B. Sirey, *Recueil général des Lois et des Arrêts*, Paris, 1835, col 939-940.

6 Archives BSG : Ms 3417, ff. 31-32 v^o. Lettre de F. Denis à sa mère, Bahia, 21 décembre 1817

7 Archives BSG : Ms 3417, ff. 65-66 v^o. Lettre de F. Denis à ses parents, Bahia, 7 octobre 1818

8 F. Denis. *Mes Sottises quotidiennes*, Archives BSG, Ms 34-21, f 13 r^o

9 Francisation de *patacas*. F. Denis. *Mes Sottises quotidiennes*, Archives BSG, Ms 34-21, f 8 v^o

À cette extrémité, notre jeune homme décide de forcer sa chance ; il écrit à son frère le 20 juin 1819 :

Ma lettre en date du mois de mai a dû te faire connaître le nouveau projet que j'ai conçu de me rendre à Minas Novas. Dans cette occasion, les affaires qui m'appellent à S. Miguel se sont parfaitement accordées avec mon vif désir de visiter les rives du Jequitinhonha ; aussi, le temps qui ne leur sera pas consacré doit être entièrement destiné à l'histoire naturelle, qui offre, dit-on, de grandes découvertes à faire dans cette partie de l'intérieur. [...]

Et d'esquisser, “*de sang froid*” dit-il, une description enthousiaste de ce que le voyage lui offrira : la nature flamboyante, le sauvage Botocudo, insouciant et pacifique et le cotonnier prolifique :

La nature, sur le bord des fleuves, est généralement beaucoup plus active que vers les côtes. Mais c'est le rio Jequitinhonha qu'elle a choisi pour montrer toute sa magnificence. C'est là qu'elle se plaît à montrer aux yeux du voyageur ses immenses richesses. Cascades, rochers escarpés, forêts antiques, tout se réunit pour faire de ce lieu privilégié l'endroit peut-être le plus pittoresque du monde entier. Les oiseaux y sont parés du plumage le plus éclatant; le tapir, le cerf, le daim et le porc sauvage partagent avec l'homme de la nature l'empire de ce superbe désert. Les eaux entraînent dans leur cours l'or, les cristaux précieux, et servent d'asile à une foule de poissons d'un goût exquis, aussi utiles que salutaires. Enfin, après quelques jours de marche, d'immenses plantations de cotonniers viennent reposer les yeux fatigués par la vue continuelle de cette agreste solitude. et offrent par anticipation un dédommagement aux peines que l'on a éprouvées pour venir chercher la précieuse denrée qu'elles produisent.¹⁰

Le 30 juillet, il est à Jacaré près Canavieiras.

C'est ce que nous dit le folio 9 de son manuscrit *Journal de mon Voyage au Jaquitinhonha*¹¹. Car, quoi qu'en ait dit le professeur Bourdon¹², Denis a fait ce qu'il avait promis à son frère : “*Un journal tenu avec exactitude te mettra au fait de ce qui a pu m'arriver d'intéressant depuis mon départ de Bahia jusqu'au moment de mon arrivée à ma destination.*”¹³

C'est ce *Journal* retrouvé que nous présentons ici.

À la mort de Denis, vieil homme dont les contemporains avaient déjà presque tous disparu, autodidacte remplacé à la direction de Sainte-Geneviève par des fonctionnaires formés à l'École des

10 Archives BSG : Ms 3417, ff. 73-74 v^o. Lettre de F. Denis à son frère, Bahia, 20 juin 1819

11 Ms Smith-Lesouëf 190, Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits.

Denis écrit ainsi le nom du fleuve *Jequitinhonha* dont l'orthographe a d'ailleurs souvent varié comme le nom même du fleuve. Dans la suite de ce travail, l'orthographe actualisé des mots portugais sera appliquée

12 Dans son introduction à l'édition des lettres écrites du Brésil par F. Denis et du journal intitulé *Mes Sottises quotidiennes*, le professeur Bourdon écrit en effet : “*Je n'ai trouvé ni ce Journal ni ces lettres. Peut-être n'ont-ils jamais été rédigés.* »

Léon Bourdon. « Lettres familières et Fragment du Journal intime de Ferdinand Denis à Bahia (1816-1819). » Tiré à part de *Brasilia*, vol. X, Coimbra Editora, 1957, 148 p.

13 Archives BSG : Ms 3417, ff. 73-74 v^o. Lettre de F. Denis à son frère, Bahia, 20 juin 1819

Chartes, ses héritiers, neveux éloignés, respectèrent certes les principales clauses de son testament¹⁴ en léguant à l'institution, où il avait passé près de cinquante ans, ses livres les plus précieux, ceux relatifs au Portugal et au Brésil ainsi que ses propres ouvrages et qu'une masse considérable de manuscrits, soit reliés en volumes, soit, vaguement triés, dans des cartons ; mais le gros de sa librairie, environ 4 000 volumes, est vendu, quasiment à l'encan, au cours d'enchères, le 12 janvier 1891, à Drouot. Or, outre les livres¹⁵, des manuscrits étaient également proposés ; parmi eux, détenu par Marcel Duchemin, le manuscrit du *Journal (1829-1848)* que le professeur Pierre Moreau édita en 1932. D'autres manuscrits apparaissent épisodiquement que la Bibliothèque Sainte-Geneviève se fait un devoir d'acquérir comme, par exemple, l'essai de notice biographique, cote Ms 4322, acheté en 2005. L'existence du *Voyage*, destiné à sa famille, me paraissait l'hypothèse la plus plausible ; sans doute avait-il pu disparaître dans quelque fleuve brésilien mais l'optimisme commandait de le croire inclus dans un de ces lots, acquis par quelque avisé collectionneur.

Restait à le trouver.

Travaillant à la biographie de Ferdinand Denis, je fis la connaissance, toute virtuelle, d'Auguste Lesouëf¹⁶, américaniste et savant qui employait sa fortune à acquérir livres et manuscrits et son temps, à étudier et à publier. Parmi les sociétés savantes dont il était membre, celle d'Ethnographie où il fut élu pour succéder à Ferdinand : il en fit, comme de règle, l'éloge funèbre, au cours duquel il déclarait :

J'ai eu l'occasion de me procurer un certain nombre des notes, documents et manuscrits laissés par Ferdinand Denis et je les ai déposés dans la collection dont j'ai entrepris la formation dans l'intérêt des études américanistes. Inutile de dire que ces documents et tous autres que je pourrai recueillir sont à la disposition des hommes d'étude qui auraient à cœur de réaliser la pensée de Ferdinand Denis, à savoir celle de créer au milieu de nous, pour la connaissance de la civilisation indienne de l'Amérique du Sud, un nouveau domaine encore inexploité dans le vaste champ de l'érudition contemporaine.

-
- 14 Le dernier testament connu à ce jour date du 3 octobre 1856 ; il est consultable à l'Institut d'Études Brésiliennes de São Paulo, fonds Alberto Lamego sous la cote AL-097-003. Dans son édition du *Journal (1829-1848)*, Pierre Moreau signale que «*le colonel Henrique de Ferreira Lima possède quelques lettres de F. Denis, qui lui sont adressées et un testament autographe de F. Denis, daté de 1831*».
- 15 Henri Cordier (*Mélanges américains*, Paris, Maisonneuve, 1913, p. 16) observe que la bibliothèque a été «*avec la correspondance de son propriétaire, scandaleusement vendue sans catalogue à l'Hôtel Drouot* ». La bibliothèque fut vendue par lots de mille ouvrages à mille francs le lot... Les 10 et 11 décembre 1920, à New York, eut lieu une autre vente, cette fois d'objets de curiosité, de bronzes, de miniatures... :« *A Very Important Collection* » dit la publicité des journaux new-yorkais.
- 16 Alexandre Auguste Lenouëf (1829-1906), collectionneur, érudit s'intéressant aussi bien au Japon qu'aux civilisations andines, réunit ses collections d'art et de livres dans son appartement parisien du boulevard Beaumarchais. Client d'Honoré Champion, libraire et éditeur, il se prend d'amitié pour son fils Pierre qui entreprend le catalogue de ses manuscrits et qui finira par épouser l'une des nièces de Lesouëf, Madeleine Smith. C'est après la mort d'Auguste et, après de longues tractations avec la mairie de Nogent-sur-Marne et avec la Bibliothèque nationale, que sera fondée la bibliothèque musée Smith-Lesouëf à Nogent dont Pierre Champion deviendra maire. Bien que le principe du maintien perpétuel sur place des collections ait été la condition sine qua non de la donation à la Bibliothèque nationale, elle a été transférée à la B. N. en 1980. Voir : Isabelle Duhau. « *La bibliothèque Smith-Lesouëf à Nogent-sur-Marne, une fondation bien particulière* ». In: *Livraisons d'histoire de l'architecture*, n°11, 1er semestre 2006. pp. 33-50. Consulté le 18 avril 2015 sur le site: http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lha_1627-4970_2006_num_11_1_1031#

Et, pour marquer cette détermination, Lesouëf publia son *Bulletin des livres relatifs à l'Amérique*, disponible sur le site de Gallica¹⁷. Le numéro 2, daté d'octobre 1899, portait page 15 :

Section IV. Manuscrits européens.

DENIS (Ferdinand).

Notes prises au courant de la plume. Études Américanistes et Ethnographiques.

In-8° (msc. autographe). [213]

DENIS (Ferdinand). **Journal de mon Voyage**. In-8° (msc. autographe). [214]

Nous publierons, dans un prochain numéro, une note sur les papiers américanistes de Ferdinand Denis, dont nous avons fait l'acquisition.

Las, dans les numéros suivants que j'ai pu consulter, point de note sur les papiers Denis : la confirmation de l'existence du manuscrit compensait cependant cette bénigne déception. Au reste, le *Voyage*, pas davantage que ce volume des *Notes prises au courant de la plume*, n'était disponible sur Gallica, habituelle providence des chercheurs provinciaux. Rendu rue Richelieu, je bénéficiai des attentions souriantes de Véronique Béranger qui gère le fonds Smith-Lesouëf et en connaît les méandres.

Je pus, ainsi et enfin, consulter l'émouvant carnet, rescapé de l'expédition sur le Jequitinhonha.¹⁸

Nous savions, par les lettres écrites au long du voyage et conservées dans le fonds Denis, que la sécheresse des fleuves, le moustique, les fièvres, les retards des canotiers, l'épuisement des ressources, les privations, le coton brûlé sur pied, la misère des planteurs : tout concorda à l'échec piteux de l'expédition et accéléra le retour de Denis en Europe.

Le *Journal* nous le confirme : parti trop tard, Denis sera encore ralenti dans sa course par la sécheresse : les basses eaux rendent la navigation fluviale plus difficile, parfois impossible, obligeant à de lents cheminements pédestres ; les canotiers, que rien ne presse ou que l'administration réquisitionne, immobilisent l'expédition dans des campements languides ; le coton espéré ne *dédommagera pas des peines éprouvées* : l'excessif soleil l'a brûlé ; dès lors, à qui et contre quoi troquer les marchandises si péniblement hissées ? S'ajoutent à ces désillusions, les fièvres, les délires, les querelles avec le marchand Mateus dont il faut craindre le fusil félon, la pluie et l'ordinaire des repas : haricots et farine... Échecs donc ; mais qui ne sont ni ne font tout le *Voyage*. Car il est aussi la découverte de la forêt, cette jubilation de la nature qui marque profondément Ferdinand Denis tout comme le marque sa rencontre avec les Maxakalis et les Botucudos, sauvages qui ne le sont point tant ; de là, viendront bien des *Scènes de la nature sous*

17 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5825095h/f7.image.r=Denis>

18 Le carnet, relié en veau, est au format in-12 : il compte 196 feuillets dont le plus grand nombre, 77 feuillets, est, à l'exception de l'encadrement, laissé en blanc. Le manuscrit du *Voyage* proprement dit court sur 74 feuillets (folios 1, 9 r°, 10 v°-70 v°. Le solde des feuillets porte des citations, des copies de poésie et trois feuillets de lexique maxakali-français.

Il a été numérisé à ma demande (payante) formulée en juin 2016, satisfaite le 29 septembre et mise en ligne dès le 10 octobre. En revanche, les *Notes*, dont je n'ai pu obtenir d'acheter la reproduction et que la B. N. disait avoir programmée n'est toujours pas disponible.

les Tropiques (1824), bien des *Considérations générales sur le caractère que la poésie doit prendre dans le nouveau Monde* (1828). Cette expérience va nourrir sa réflexion, notamment sur le thème du voyage : une trentaine d'ouvrages et d'articles en traiteront dont, pour l'*Encyclopédie du XIX^e siècle* (1837), la longue notice justement titrée *Voyages*¹⁹. Les voyageurs de son époque ne cherchaient plus le Paradis terrestre que Colomb avait cru découvrir en entrant dans l'Amazonie ni cet Eldorado, mirage insistant, à la poursuite duquel combien de capitaines s'étaient perdus. Les hommes de science avaient pris le relais : leurs relations donnaient à connaître des plantes qu'ils transplantaient, des animaux qui n'avaient rien de fantastique et des hommes de moins en moins "sauvages", au point que les romans des grands romantiques faisaient de ces *naturels* des héros et, surtout, des héroïnes propres à faire beaucoup pleurer sinon dans les chaumières, du moins dans les salons.

Le *Voyage* de Denis, jeune homme formé à cette école, est un document brut, un carnet de notes, de choses vues : un constat d'échec ; la nature le fascine ; la forêt l'émerveille et le grand fleuve l'inspire mais s'il imagine, prémonitoire, que la mode fera porter aux oreilles de nos "agréables" des boucles et des clous, s'il trace en quelques lignes l'aventure d'une nouvelle "Atala", il n'est pas dupe : le "sauvage" n'est pas un modèle d'humanité triomphante et le bonheur sous les tropiques n'est pas assuré...²⁰

D'ailleurs, il ne revint pas chargé d'or et Francisca ne se maria pas.

Mais de ce voyage, initiatique, de cette remontée du fleuve, non au cœur des ténèbres mais au sein d'une nature opulente et violente, il revint le cœur et l'esprit dorés. Le démon de l'aventure ne le tentera plus ; contrairement à *André le Voyageur*, il ne repartira pas. Et des seules richesses amassées, ses souvenirs, il fera des livres pour vivre et pour en vivre²¹ ; ils seront désormais sa forêt : jamais il ne s'est lassé de les explorer.

19 Ferdinand Denis, *Scènes de la nature sous les Tropiques et de leur influence sur la poésie* suivies de Camoens et Jozé Indio, Paris, Louis Janet, libraire, rue Saint-Jacques, 1824.

« Considérations générales sur le caractère que la poésie doit prendre dans le nouveau Monde » in *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal* suivi du *Résumé de l'histoire littéraire du Brésil*. Paris, Lecointe et Durey, libraires, quai des Augustins. 1828.

D'abord paru sous le titre « De la poésie et de la philosophie des voyages, depuis les temps antiques jusqu'au XVII^e siècle » in *La France littéraire*, 1832, t. 1, pp. 56-85 et repris dans diverses publications (cf. notre bibliographie générale), le texte de Denis sera repris comme notice de l'*Encyclopédie du XIX^e siècle*, Paris, 1837 et éditions suivantes à l'entrée *Voyages*.

Denis a, naturellement, utilisé les souvenirs de ce *Voyage*, appuyés par ses propres recherches et confortés par d'encyclopédiques lectures, dans ses autres livres et articles consacrés au Brésil.

20 Voir, par exemple, « De la femme à l'origine des sociétés » in *La Tribune Académique*, Paris, 1837 où après avoir romantisé : « une jeune fille apparaît, gracieuse et triste : c'est l'ange de ce désert ; un diadème de plumes entoure son front ; ses formes sont trop pures pour les couvrir d'un voile : une pagne ondule doucement au-dessous de son sein ; c'est à grand-peine que l'imagination artiste du jeune homme, consent à colorer d'une teinte ardente cette belle créature du monde primitif », Ferdinand Denis abjure : « Hélas ! je l'ai vue, moi, la femme qui habite le désert ; elle était nue, en effet, et elle n'avait nul souci de sa nudité ; ses jambes étaient souillées de terre fangeuse... »

21 « Les souvenirs que j'avais recueillis commencèrent cependant à se développer, je résolus de rendre mes voyages de quelque utilité et ma carrière littéraire commença. » Ferdinand Denis, *Notes relatives à son éducation, à ses premiers voyages et aux débuts de sa carrière littéraire*, 1825, Ms 4322, B. S. G.

Ferdinand Denis

Journal de mon voyage au Jequitinhonha

(30 juillet – 24 septembre 1819)

Écrit dans les conditions difficiles d'un voyage par fleuves et forêts, le texte de ce Journal n'est pas toujours d'une lecture aisée ; les mines grasses utilisées par Ferdinand Denis marquent ou trop ou trop peu les feuillets ; sur quelques pages, le texte du verso transparait au recto dont le déchiffrement est alors difficile au point que quelques courts passages, quelques mots n'ont pu être transcrits.

De même, quelques lieux n'ont pu être formellement identifiés ; d'une part, les “aldées” de l'époque n'ont pas toujours donné naissance à d'actuels villages ou villes (plusieurs ont d'ailleurs disparu après la construction du barrage sur le Jequitinhonha) et, d'autre part, les simples abris sur les rives du fleuve où l'expédition fait halte étaient “baptisés” par les Mineurs au gré de leur imagination.

L'orthographe de Denis n'obéit pas toujours à nos règles ; en outre, il n'eut guère le loisir de se relire ; il n'a pas paru nécessaire de maintenir les fautes de notre voyageur dont la ponctuation, aléatoire, a été corrigée. Les abréviations (principalement de titres) n'ont pas été maintenues.

Enfin ont été signalés les répétitions, les ratures et les quelques mots oubliés ; dans certains cas d'ailleurs, Denis laisse un blanc qu'il comptait sans doute remplir à son retour ; il ne l'a pas fait. Le récit de ce Voyage est donc un document “brut”, un témoignage, sans philtre ni amendement, d'une réalité vécue dont le souvenir ne lui aura pas été toujours des plus agréables.

Journal de mon Voyage au Jequitinhonha

Un long voyage

30 juillet 1819	Arrivée à Jacaré près Canavieiras Séjour à Canavieiras ; départ retardé en raison des vents contraires ; en définitive, décision prise de passer par la plage.
9-10 août	Départ de Canavieiras ; halte à mi chemin : distance par la plage, environ 20 kilomètres, arrivée à Belmonte
10-15 août	Séjour à Belmonte. Recherche d'un canot. Rencontre avec des Maxacalis
16-17 août	Départ à minuit de Belmonte. Remontée du fleuve ; nuit sous un hangar.
19 août	Arrivée au confluent de l'Uhubu (rio Obu). Campement. Retrouvailles avec les Maxacalis. Approvisionnement en farine.
22 août	Départ. Camp établi à peu de distance.
23 août	Départ vers le Puhassu. Arrivée chez Severio
24 août	Remontée du Jequitinhonha
26 août	Campement de Sumura près Jacarandá
27 août	Arrivée au campement de la Caxoeirinha
6 septembre	Départ de Caxoeirinha
7 septembre	Campement au bord du fleuve
10 septembre	Arrivée à Salto Grande
23 septembre	Départ pour São Miguel. Interruption du Journal.

(Page 19 F 9 r°) Le 30 juillet 1819

Arrivé à Jacaré¹ près Canavieiras², après une traversée pendant laquelle j'ai souffert tout ce qu'on peut éprouver de désagréable à la mer : mauvais temps, calme, manque de vivres et d'eau, tout semblait être réuni pour nous tourmenter. Toutefois, le plus grand de tous ces inconvénients dont nous étions les tristes victimes est, sans contredit, l'ignorance de notre pilote qui n'a pas même su reconnaître le port de Canavieiras. Nous devons notre heureuse marche au nommé Faria, maître pratique³ noir d'une grande habileté.

Je suis logé chez le maître de la lanche⁴ de qui je n'ai (pages 20 et 21 : vierges ; page 22) jusqu'à présent qu'à me louer.

31

Journée entière passée dans les désagrément de l'un débarquement des marchandises et des effets. Je suis allé rendre visite à l'ouvidor⁵ qui n'était point encore arrivé. Visité le rancho⁶ des Botocudos⁷. Je compte donner à ma famille le détail de ce que j'y ai vu. Le bourg de Canavieiras qui se compose de

1 Ce « *petit bourg nouvellement fondé par le gouvernement pour protéger le commerce de Minas-Novas* » (F. Denis, *Scènes*, p. 133), au sud de Canavieiras (dont il forme à présent un quartier), à l'embouchure du fleuve côtier éponyme qui permettait d'accéder au port de Canavieiras.

2 Le peuplement de Canavieiras remonte au début du dix-huitième siècle ; les colons, portugais et brésiliens, d'abord fixés à Puxim, près de la plage, où fut installée en avril 1718 la première paroisse, autour de São Boaventura, « *chappelle de pisé, couverte de tuiles et démunie de tout ornement* », se déplacèrent sur des terres, propriété des Vieiras, plus propices à la culture de la *cana-de-açúcar* : de là que le village, établi sur la rive du rio Pardo, prit son nom de Canavieiras qui, après avoir acquis le statut de *vila* en 1832 et celui de *cidade* en 1891, est aujourd'hui le chef-lieu de l'un des 417 municípios de l'État de Bahia.

À l'époque où Denis y séjourne, Silva Lisboa compte quelque trente-sept maisons dans la bourgade et environ 500 personnes dans l'ensemble de la colonie.

Voir : Jurandyr Pires Ferreira, *Enciclopédia dos municípios brasileiros*, Rio de Janeiro, 1958, Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística, XX^e volume, pp. 126-137.

Balthazar da Silva Lisboa, « *Memoria topográfica e econômica da comarca dos Ilheis* » in *Historia e memorias da Academia Real das Ciências de Lisboa*, Lisbonne, 1825, t. 9, pp. 87-142

3 « Le maître pratique est celui qui, pour l'avoir longtemps pratiqué ou fréquenté, connaît très bien une côte, un port, un fleuve, un parage quelconque, et peut, dans ce parage, dans ce fleuve, à l'entrée de ce port, le long de cette côte, piloter sûrement un navire ». Auguste Jal, *Glossaire nautique, répertoire polyglotte de termes de marine anciens et modernes*, Paris, Firmin Didot frères, 1848, t. 2, p. 1218

4 Au Brésil, à cette époque et dans ce cas, « *la lanca est un grand canot armé de 16 à 18 avirons de chaque bord ou portant deux mâts à voile au tiers, dont le plus grand est fort incliné à l'arrière, tandis que le mât de l'avant est vertical* » ; le terme désigne aussi une chaloupe. A. Jal, *op. cit.*, t 2, pp. 908-909

5 Ouvidor. Dans le Brésil colonial, désignait un juge mis en place sur ses terres par un donataire de capitainerie. Cette fonction a été progressivement pourvue par l'autorité administrative. L'ouvidor est à l'époque du voyage le principal responsable administratif de la région.

6 Rancho : Campement des Indiens. Désigne également une cabane rustique faite de branches d'arbres, de chaume, de palmes, au bord des chemins ou des fleuves et servant d'abri aux voyageurs.

7 Orthographié *Boutikoudo(s)* dans le journal par F. Denis qui utilise, dans son *Brésil*, la graphie Botocoudo pour désigner « *la nation la plus sauvage de ces contrées* ». (*Brésil*, p. 209 sq.) Nous utiliserons, dans le texte transcrit, la graphie portugaise usuelle : *Botocudo(s)*.

Rappelons que cette dénomination s'appliquait à des groupes d'Indiens, dits aussi pour ceux de la province de Bahia *Aimorés*, n'appartenant pas à l'ensemble tupi. Ils jouissaient d'une réputation peu flatteuse de guerriers farouches, pillards et anthropophages et furent constamment combattus et quasiment exterminés après que la guerre leur eut été déclarée par la *Carta Regia* du 13 mai 1808. Leur trait distinctif était l'usage du *botoque*, ornement labial ou auriculaire dont Ferdinand Denis fera la description, notamment dans une série d'articles du *Magasin Pittoresque* (« Des ornements de la lèvre inférieure en usage chez quelques peuples d'Amérique : Bezotes des Mexicains, Barbotes des Antilles, Botoques du Brésil », in *Le Magasin pittoresque*, Mémoire inédit publié en 6 livraisons, vol. XVIII, 1850.

quelques chaumières est situé par les 54° de longitude et les 19° de latitude⁸. Les habitants sont misérables et paraissent presque tous malades. Retourné l'après-midi au petit bourg de Jacaré.

1^{er} août

Comme d'après les renseignements que j'ai pris à (page 23) Canavieiras, il est de toute impossibilité de passer le canal du Puhassu⁹ en raison de la sécheresse. Je me vois forcé de faire transporter les marchandises par Belmonte¹⁰ jusqu'au rio Jequitinhonha¹¹. Envoyé Georges et Manuel¹² à Belmonte pour prendre les renseignements nécessaires à notre départ. Écrit à mes parents et M. Plasson¹³.

8 Les coordonnées sont plus précisément : Latitude : -15.6504, Longitude : -38.9616.

9 Orthographe Denis : *Puhassu*.

Long de 14 kilomètres, le canal naturel de Poaçu (parfois nommé Pau Açú), relie le Salsa au Jequitinhonha.

10 Orthographe Denis : *Jaquitinonha, Jiquitinonha*.

Au début du XVIII^e siècle, près de l'embouchure du Jequitinhonha, alors appelé *Paticha* par les indiens Botocudos et *Rio Grande* par les colons qui, portugais et brésiliens, s'implantèrent sous la houlette du père jésuite Joseph de Araújo Ferraz, catéchiste des Botocudos, issus des tribus Manham et Camacam et installés non loin des quelques maisons entourant, vers 1712, la modeste chapelle du hameau de São Pedro do Rio Grande. La création, en 1718, d'une paroisse, dont le père Ferraz fut le premier vicaire, puis l'élévation, en 1762, de la bourgade, qui comptait alors vingt-cinq maisons, au statut de *vila*, officiellement installée le 23 juin 1865 et placée sous l'administration du capitaine Inácio de Castro marquent la croissance de Nossa Senhora do Carmo do Belo Monte qui devient *cidade* en 1891 et chef-lieu du municípe, désormais dénommé Belmonte.

À l'époque du *Voyage*, Belmonte marquait la limite entre les *comarcas* de Ilhéus et de Porto Seguro.

Voir : Jurandyr Pires Ferreira, *op. cit.* XX^e volume, pp. 70-73.

Balthazar da Silva Lisboa, *op. cit.*, pp. 87-142.

11 Le Jequitinhonha, qui a aussi porté, dans sa partie bahianaise, les noms de rio Grande et de rio Belmonte, prend sa source au Pico de Itambé, dans la serra do Espinhaço et court sur près de 1 100 kilomètres, dont la plus grande partie dans le Minas Gerais, jusqu'à son embouchure à Belmonte. Son cours, depuis aménagé, n'était à l'époque du *Voyage* que partiellement navigable aux canots (entre Cachoeirinha et Belmonte) ; à son embouchure, on ne mesurait que "dix à douze pieds d'eau aux grandes marées."

Voir : Jurandyr Pires Ferreira, *op. cit.* XX^e volume, pp. 71.

Ignacio Accioli de Cerqueira e Silva, « Dissertação histórica, etnográfica e política sobre as tribos aborígenes que habitavam a província da Bahia ao tempo em que o Brasil foi conquistado [...] » in *Revista trimestral de História e Geografia*, I. H. G. B., Rio, 2^o trimestre 1849, p. 211).

Denis, dans son *Histoire géographique du Brésil* (pp.46-47), décrit longuement ce fleuve, "célèbre par la quantité de diamants qu'il renferme" :

« [...] son cours est fréquemment interrompu par des rapides, qu'on peut cependant surmonter ; il n'en est pas de même du Salto Grande, où nécessairement il faut changer de canots, parce que le fleuve forme trois cascades assez considérables : un canal obvierra probablement un jour à cet inconvénient. Après avoir reçu l'Hottinga et le São-João, le Jequitinhonha se dirige au nord-est, et sépare la province de Porto Seguro de celle de Bahia ; en s'avancant vers l'Océan, il prend le nom de Belmonte, qu'il conserve jusqu'à la mer. Le Jequitinhonha est appelé à jouir d'immenses avantages en raison de l'admirable fertilité de ses bords, et plus encore à cause des moyens de communication qu'il offre avec l'intérieur. La nature semble avoir prévu tous les obstacles, et s'être plu à fournir tous les moyens de les surmonter. La barre du Belmonte est dangereuse, et les embarcations éprouvent de grandes difficultés lorsqu'on remonte le fleuve en franchissant son embouchure. Le détroit de Puhassu obvie à cet inconvénient : son cours est d'environ trois lieues et il fait communiquer le Belmonte avec le Rio Pardo, dont la barre est excellente. Le Puhassu cesse d'être navigable lors des sécheresses, mais il ne faudrait que quelques travaux pour le rendre en tout temps à sa véritable destination. Les deux fleuves qu'unit le Puhassu offrent donc, en petit, le phénomène qu'a constaté M. de Humboldt, et qui nous montre l'Orénoque ainsi que l'Arizona unis par le Casiquiare ».

Et, page 38, note 1 : (à propos de l'encombrement des fleuves par des bois, rochers, etc. : *Comme cela arrive, par exemple, dans le détroit de Puhassu, qui fait communiquer le Rio Pardo avec le Jequitinhonha, à quelques-lieues de l'embouchure de ces deux fleuves.*

12 L'expédition de Denis comprend trois Portugais : Georges et Manuel, ses employés, ainsi que le commerçant Mateus. Des porteurs noirs et des piroguiers, en nombre indéterminé et variant selon les moments du voyage, complètent l'équipée.

13 Protecteur du jeune Ferdinand Denis qu'il emmène au Brésil, Henri Plasson, issu d'une riche famille bien connue des Denis – le frère aîné de Ferdinand sera le protégé de Marie-Thérèse Plasson, sœur aînée d'Henri, et son héritier – à la fois négociant et agent consulaire à Bahia, n'obtint pas d'être titularisé et ne réussit pas davantage dans les af-

2

Georges et Manuel sont revenus. Il est convenu que nous nous rendrons à Belmonte par mer. Obligé de rester dans la misérable chaumière où l'on m'a logé pour ne pas être volé. Je ne pourrais faire aucune (page 24) recherche quoique les bois d'alentours soient assez pittoresques : il y a ici, indépendamment des moustiques ordinaires, une espèce que je n'avais point encore remarquée. Je regrette de ne pouvoir l'examiner au microscope. Il est difficile d'imaginer comment un être aussi petit peut causer ainsi la douleur vive que celui-ci fait éprouver par sa piquûre.

3

Arrivé à Canavieiras sur le canot qui doit transporter les caisses à Belmonte ; aussitôt à mon arrivée je me suis rendu chez l'ouvidor qui (page 25) était heureusement arrivé. La veille, la première visite s'était terminée assez promptement. Le soir, le vent du sud ayant commencé à souffler avec violence, je me suis vu forcé de retourner auprès de M. Telles¹⁴ pour le prier de me procurer une maison. La conversation s'est engagée, il m'a été facile de voir qu'il avait une connaissance très étendue de notre littérature. Il m'a offert poliment sa maison mais, sur mon refus motivé par la crainte de le gêner, il m'a logé chez un vieux mulâtre qui, quoique charpentier, n'a pas même jugé à propos (page 26) de mettre une porte à sa misérable hutte où j'ai fait transporter mes effets. Le pauvre Georges est maintenant malade d'un clou à la mâchoire¹⁵ ; il s'est plaint de frissons et je crains maintenant les fièvres. Heureusement, je suis parvenu à lui trouver un abri contre le froid ; un verre de cachaça¹⁶ m'a mis dans les bonnes grâces du mulâtre qui consent à le recevoir ainsi que moi dans sa propre chambre. Cet appartement n'est rien moins que commode mais il a quelque chose d'assez pittoresque. (page 27) Des branches de palmier liées entre elles par de la terre forment les murailles et la

faïences cotonnières qu'il s'efforçait de mener ; en revanche, au moment de la guerre luso-brésilienne (1822-1824), nommé colonel de la milice, sous les ordres du général Labatut, il joue un rôle non négligeable selon le *Moniteur Universel* : "Il a chassé les Portugais de plusieurs points : son imagination et le talent qu'on lui connaît de se créer des ressources, et de ne jamais désespérer de rien, inspirent la plus grande confiance. On doit convenir qu'il cherche à mettre de l'ordre parmi ses gens et qu'il montre de l'humanité : il peut être fort utile aux Brésiliens".

Proche de Pierre I^{er}, il fonde divers journaux, dont le *Moderador*, où il écrit, parfois, sous sa dictée. Rentré en France, en 1830, il continue de faire campagne pour Pierre I^{er} mais le choléra met fin à ses aventures le 11 octobre 1831, alors qu'il s'apprêtait à retourner au Brésil où il avait obtenu une concession de terres agricoles.

Voir : Patrick Puigmal, « Brasil bajo influencia napoleónica y francesa. Los mensajeros de la Independencia », in *Historia (Santiago)*, vol.46, n° .1, Santiago, jun. 2013

Alain Cointat, *Alphonse Denis, "L'estrangé"*, Toulon, Les Presses du Midi, 2008

Damasceno Vieira, *Memorias Históricas Brasileiras (1500-1867)*, Bahia, 1903, p. 296.

14 Antônio da Silva Telles (Salvador ~1780-1840 ~ Rio), diplômé en droit à Coïmbre, entré dans la magistrature en 1808 et nommé en 1816 *ouvidor* de Ilhéus, dont dépend à l'époque Canavieiras, et juge conservateur des *matas* du canton.

C'est le début d'une carrière brillante qui le mènera jusqu'à la charge de ministre du Tribunal Suprême de Justice.

Voir : <http://www.stf.jus.br/portal/ministro/verMinistro.asp?periodo=stj&id=263> , consulté le

15 Ce "clou à la mâchoire" est une sorte d'inflammation de la gencive ou un abcès, ce qui pourrait expliquer la formule de Denis, page 30 : « Je suis tout à la fois son médecin et son chirurgien ».

16 Orthographe Denis : *quachassa*.

Eau de vie provenant de la fermentation du jus de la canne à sucre.

tapisserie. Le mobilier se compose de quelques nattes et d'un vieux coffre. Les ustensiles de ménage ne sont autre chose que des moitiés de coloquintes¹⁷ sauvages ou des cocos pour puiser de l'eau, au milieu desquels on remarque avec étonnement un vase de porcelaine du Japon, cassé à la vérité, mais peut-être le seul qui se trouve à vingt lieues à la ronde. Joignez à cela un feu brillant autour duquel se pressent quelques bambins couverts de haillons et vous aurez (page 28) une idée exacte de ma nouvelle habitation. J'ai remarqué au soleil couchant des volées considérables de perroquets qui se rendent sur la rive opposée du détroit où a mouillé notre canot. J'ai tué deux individus de cette espèce en vol. Les habitants les nomment *curicas*¹⁸, probablement à cause de son [sic] cri.

(page 29) 4

L'ouvidor est parti pour le détachement du quartel de la Salsa¹⁹. Il a emmené avec lui plusieurs soldats mariés à Canavieiras qui tous se plaignent, je crois avec raison. Il m'a fait demander des hameçons pour les sauvages et je lui ai porté à peu près ce que nous avions. Il m'a remis une lettre de recommandation pour le Commandant Julião²⁰. Je suis allé à la chasse avec M. Mathieu qui, tout Ma-

17 Le coloquinte (*Citrullus colocynthis*), plante de la famille des cucurbitacées, comporte de nombreuses variétés, comestibles ou non ; comme la Calebasse vidée de sa chair, il peut être utilisé comme récipient ou verre. Se dit en portugais : *Colocintida*.

18 Orthographe Denis : *Kuriks*, *Kouriks* [orthographe sans doute phonétique]

Mot souligné et surchargé vraisemblablement pour *curicas* : en français perroquet caïque, *Gypopsitta caica*, de la famille des *Psittacidae*, dont le chant caractéristique a un son métallique.

19 *Quartel* : Garnison, casernement. Du français : quartier.

Improprement qualifié de "rio", le Salsa est un canal naturel, un bras rive gauche du Jequitinhonha, qui, grossi par le Patipe, débouche en mer à Canavieiras.

En 1818, le comte de Palma, gouverneur général et capitaine de la capitainerie de Bahia, voulant développer les relations avec la capitainerie des Minas en facilitant la navigation sur les fleuves Jequitinhonha et Salsa, avait chargé l'ouvidor Antônio da Silva Telles d'organiser le peuplement et la mise en valeur des berges. Des détachements de soldats, choisis parmi les hommes mariés, bons cultivateurs, chasseurs et pêcheurs, devaient former le noyau des futures localités. L'ouvidor était chargé de veiller aux approvisionnements, à la construction des garnisons, à l'accueil, à l'installation et à la protection de colons à qui seraient attribués des terrains et des instruments aratoires. Il devait aussi être en relations régulières avec le commandant de la 7^e division des Minas, chargé de son côté de promouvoir la navigation sur le Jequitinhonha.

Voir :

J. C. R. Milliet de Saint-Adolphe, *Diccionario geographico, histórico e descriptivo do Império do Brazil*, Paris, Aillaud, 1845, t. 2, pp. 458-459

Idade d'Ouro, 15/9/1818, <http://memoria.bn.br/docreader/DocReader.aspx?bib=749940&pagfis=3478>. Consulté le 15 décembre 2016

20 Afin de sécuriser et de contrôler le trafic sur le fleuve Jequitinhonha, une 7^e Division militaire du Minas Gerais fut constituée et placée sous le commandement de l'*alferes* (sous-lieutenant) Julião Fernandes Taborda Leão qui, à la tête d'une soixantaine de soldats, accompagnés d'Indiens Maxakali, entreprit de fonder des postes au long du fleuve. Le premier installé fut São Miguel en septembre 1811 (actuellement Jequitinhonha). De là, partit sur la rive droite une route vers Belmonte et furent implantés des postes de surveillance à l'origine des actuelles agglomérations : Vígia, (actuelle Almenara), Bonfim (Joaima), de Salto Grande (Salto da Divisa) et Água Branca, (Itinga). Notons que le poste de Salto Grande, fondé par des troupes venues de la capitainerie de Bahia, avait été abandonné en 1808 et sera rouvert en 1813.

Commandant n'est pas, ici, le grade de Julião, sous-lieutenant, mais sa fonction ; il deviendra colonel des milices et directeur des indiens civilisés des provinces de Espírito-Santo et de Minas-Geraes.

Voir : Izabel Missagia de Mattos, « Povos em Movimento nos Sertões do Leste (Minas Gerais, 1750-1850) », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos, Débats*, <https://nuevomundo.revues.org/62637>, consulté le 22 janvier 2017.

Auguste de Saint-Hilaire, *Voyage dans les Provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, Paris, Grimbart, 1830, t. 2, pp. 143 sq.

thieu qu'il est, ne sera pas mon compère²¹. J'ai tué un pigeon et un toucan. Ce dernier oiseau est trop connu pour en donner la description. Il y a peu d'endroits où il soit plus commun (page 30) que sur cette côte. Rien de plus pittoresque que son vol. Sa chair n'est pas mauvaise et fournit depuis quelques jours notre aliment le plus agréable. Avec quelques *curicas* que je tue le soir et le matin mais qui malheureusement ne sont point en abondance.

Le pauvre Georges continue à être malade et je m'aperçois avec peine que la fièvre se déclare. Je suis tout à la fois son médecin et son chirurgien ; à défaut d'habileté, les soins ne lui manqueront pas. La nourriture, aussi peu saine qu'agréable, qu'il est possible de se procurer ici sert, je crois, à entretenir les fièvres intermittentes (page 31) lorsqu'on a le malheur d'en être atteint. Les sudorifiques font des miracles et la bonne raison est qu'il y a une foule de transpirations arrêtées – causées par la clôture imparfaite des maisons.

5

Les vents du sud ont continué ; je n'attends plus qu'un jour. Nous passerons par terre malgré les frais qui peuvent en résulter. L'état de Georges n'est pas meilleur et il ne lui eût pas été possible de faire le voyage. Ainsi par la forêt nous n'éprouverons pas de retard. Le bon La Fontaine, l'aimable Fourier²² trompent quelquefois mon impatience devant le triste désert où je suis confiné. Je regrette de ne pas avoir emporté toutes les lettres de ma famille. Le peu (page 32) que j'en ai forme ma plus douce société ; en les lisant, les souvenirs se pressent dans mon cœur, la consolation naît avec eux et j'entrevois encore le bonheur.

6

Aujourd'hui le vent est le même et nous ne changeons pas notre détermination. Nous nous rendons à Belmonte par terre. L'état de Georges était sensiblement meilleur ce matin ; maintenant, la fièvre est déclarée et je crains vivement sa durée. Le pauvre garçon souffre avec une patience vraiment angélique ; demain, je lui ferai prendre le quinquina. Mateos²³ s'est endormi le jour dans son hamac et s'est réveillé malade.

(p. 33) Il m'a demandé du quinquina et j'ai eu le crève-cœur de me voir forcé de lui en refuser. J'en ai si peu ; Dieu sait s'il pourra suffire à mon pauvre compagnon de voyage.

Le soir accès violent. Mateos a éprouvé un violent délire.

21 Denis utilise diverses orthographes pour nommer ce Mateus au caractère difficile. Le choix ici de "Mathieu" permet un jeu de mots qui renvoie au "*Compère Mathieu ou les Bigarrures de l'esprit humain*", ouvrage alors célèbre de l'abbé Henri Joseph Dulaurens, publié en 1766 et dont le succès perdurera jusqu'en 1851, date de son interdiction.

22 Charles Fourier, qualifié d'« *aimable* », comme seul le redit Henri Mazel dans son *Petit dictionnaire des idées et des opinions*, (Paris Grasset, 1909, pp. 174 sq.), est donc lu par Ferdinand Denis en voyage ; il est ainsi, on peut le conjecturer, un des tout premiers lecteurs du philosophe au Brésil où la *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales* ne se trouve alors vraisemblablement pas en librairie.

23 Orthographes de Denis : *Matheus* (ici et page suivante).

7 – 8

Rien de remarquable

9

Nous avons quitté Canavieiras. Jour de travail. Après avoir passé quelques détroits alimentés par les eaux de la mer, nous sommes arrivés à (page 34) [à répété] moitié chemin de Belmonte avec les marchandises ; nous y avons attendu quelques porteurs de Jacaré qui se sont rendus à minuit au rendez-vous pour transporter les caisses et les malles. Toute cette plage est couverte de troncs de manguiers secs qui nous ont été d'une grande utilité contre l'air piquant de la mer. Je suis resté le dernier pour garder les caisses et mal m'en a pris car il a fallu faire deux lieues à l'ardeur d'un soleil brûlant, à jeun et par conséquent mourant de faim, ce qui par (page 35) parenthèse m'arrive assez fréquemment depuis quelques temps.

La végétation du rivage est peu active ; quelques palmiers croissent en buissons ; des raquettes²⁴ dont le fruit vermeil offre un rafraîchissement assez agréable sont à peu près les seuls végétaux que l'on rencontre après avoir quitté les manguiers ; une centaine de pas plus loin commencent les forêts vierges mais leur aspect est désagréable : presque tous les arbres sont rabougris et brûlés par le soleil. J'ai trouvé quelques cristaux sur le rio parmi le sable ; ils sont réunis en (page 36) différentes places et il est rare d'en trouver même d'une médiocre grosseur. En arrivant au *ribeiro*²⁵ où nous devions nous embarquer pour entrer dans le Jequitinhonha, j'ai trouvé le malheureux Georges près des caisses, pouvant à peine se soutenir et mourant de froid par une chaleur épouvantable. Nous sommes heureusement arrivés le soir à Belmonte où le maître pratique qui devait nous y conduire par mer nous a donné une maison et, qui mieux est, un canard dont j'ai su particulièrement apprécier l'embonpoint.

(page 37) Écrit le soir à M. Plasson et à ma famille.

11

Donné l'émétique à mon malade qui a ensuite pris le quinquina. J'espère beaucoup mais je ne puis m'empêcher de frémir de la position dans laquelle nous nous trouvons. Le Jequitinhonha est sans eau, les transports par conséquent longs et difficiles et, pour surcroît de malheur, la saison dans laquelle se fait la récolte des cotons passe rapidement en sorte qu'il en restera fort peu lors de mon arrivée. S^t Miguel²⁶, a été dit-on, moins malheureux que le reste des Minas : tout n'y est pas entière-

24 Il s'agit ici du cactus raquette ou figuier de Barbarie, l'opuntia qui compte de nombreuses espèces dont l'*opuntia ficus-indica* aux fruits en effet succulents bien que protégés par des épines qui le sont moins.

25 Rivière, ruisseau ; il s'agit ici du Pau Açu, un de ces canaux naturels – et intermittents – qui permettent d'accéder aux fleuves après la barre et qui lient Canavieiras au bassin du Jequitinhonha.

26 São Miguel. L'actuelle Jequitinhonha a également porté les noms de Sétima Divisão Militar de São Miguel, de São

ment brûlé mais peu s'en faut. (page 38) Belmonte que j'ai été à même d'examiner dans la journée est beaucoup plus considérable que Canavieiras ; on le dit aussi moins malsain quoique aussi sur le Jequitinhonha. Le poisson et le gibier y manquent entièrement par la paresse des habitants ; on y remarque plusieurs maisons couvertes en tuiles et blanchies mais tout est désert et il semble, en y entrant, qu'on soit dans un village abandonné. Dans le débarquement de nos effets, j'ai eu le désagrément de perdre une boîte renfermant une garniture de peaux de toucans.

12

Le marchand qui nous accompagne²⁷, plus heureux que Georges, est maintenant délivré des fièvres grâce à l'émétique²⁸ car le quinquina n'est entré pour rien dans sa guérison. Georges qui en avait pris une assez forte dose a éprouvé aujourd'hui un accès moins violent, à la vérité, que les autres mais toujours accompagné de frissons.

Comme je rentrais le soir de la maison du Juiz²⁹ où je suis allé écrire, j'ai trouvé la maison pleine d'Indiens qui dansaient au son de la viole. Surpris de la nouvelle société qui me faisait l'honneur de me visiter, j'ai su que c'était le reste de la tribu des (page 40) Machakalis³⁰, arrivée ici depuis peu ici pour s'y établir et qu'on les avait fait entrer pour quelques moments. Voici ce que j'ai pu recueillir sur leur compte. C'est leur capitaine qui m'a donné ces détails.

La tribu des Machakalis était autrefois considérable mais les maladies de toutes espèces et les guerres avec les hordes Botocudos l'ont terriblement diminuée ; elle habitait autrefois dans le territoire du Minas Gerais puis descendit jusqu'à St Simon³¹ près de St Miguel d'où les pluies, la mau-

Miguel da Sétima Divisão puis de Vila de Jequitinhonha. Sa fondation, sur la rive droite du Jequitinhonha, par l'*alferes* Julião en 1811 – le 29 septembre, fête de saint Michel – marque le début de la colonisation du bassin moyen du Jequitinhonha. Les alentours du *quartel*, situé à 45 lieues de Minas Novas et à 60 de l'océan, étaient peuplés de Botocudos et n'avaient d'abord attiré que des “*vagabonds et des femmes de mauvaise vie*” mais la politique de pacification menée par Julião permit l'installation de colons qui purent convaincre “*en leur faisant quelques cadeaux*” les Indiens de les aider dans leurs travaux d'agriculture (maraîchage, coton, maïs) et d'élevage.

Voir : J. C. R. Milliet de Saint-Adolphe, *o. p.*, t. 2, pp. 595-596

Jurandyr Pires Ferreira, *op. cit.* XXV^e volume, p. 357.

Rapport de Julião Fernandes Leão du 1^{er} octobre 1811 sur la fondation de S. Miguel, *Idade d'Ouro*, 11 mars 1812, [Supplément extraordinaire](#).

27 On peut supposer qu'il s'agit de ce Mateus à qui Denis a refusé le quinquina et de qui il ne souhaite pas être le compère..

28 Émétique : Toute substance médicamenteuse à propriétés vomitives, ou un procédé déterminant des vomissements. (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales. [CNRTL](#))

29 C'est la maison de l'*ouvidor* Telles dont les fonctions étaient également judiciaires.

30 Denis utilisera les souvenirs que lui a laissés cette rencontre dans les *Scènes* (chapitres 18 et 19).

D'abord installés entre les rios Pardo et Doce, au sud-est de Bahia et au nord-est de Minas Gerais, zone que le Portugal avait interdite à la pénétration pour lutter contre la contrebande d'or de pierres précieuses, les groupes indiens alliés, appartenant au tronc Macro-Jê, connus sous le nom de Maxakali, subirent, à partir de 1808, la double pression des Botocudos et des Portugais ; ne pouvant y résister, ils se résolurent à accepter de se soumettre aux colons, s'installant dans les aldées le long du fleuve, servant d'auxiliaires aux troupes portugaises et travaillant dans les exploitations agricoles : ils devinrent des Indiens “*mansos, aliados e aldeados*”.

Voir : F. <https://pib.socioambiental.org/pt/povo/maxakali>

31 São Simão. Établissement au pied de la montagne du même nom, sur la cordillère des Aimores, séparant les provinces du Minas Gerais et de Bahia, à six lieues du Jequitinhonha, au-dessous de São Miguel. Voir : J. C. R. Milliet de Saint-Adolphe, *op. cit.*, t. 2, pp. 632-633.

vaise qualité du terrain et, plus peut-être que tout cela, l'inconstance naturelle aux Indiens l'ont chassée.

(page 41) Les Machakalis sont baptisés depuis environ une vingtaine d'années ; ennemis déclarés des Botocudos, leurs usages et leur langue sont différents de ces sauvages. Jamais, m'ont-ils dit, il n'a été dans leurs mœurs de se mettre des morceaux de bois aux oreilles et aux lèvres. Il paraît que le pouvoir du chef est héréditaire. Le père du Capitaine actuel, nommé Quemaracho, est encore en renommée parmi eux ; du reste, il paraît que le pouvoir de ces espèces de princes est infiniment limité. Quemaracho est un homme grand et bien fait qui met beaucoup de complaisance à faire ce qu'on lui demande. Il parle passablement le portugais et m'a donné la traduction (page 42) de plusieurs mots de cette langue dans la sienne³². Il a obtenu du gouvernement le terrain qu'il demandait et est sur le point de s'y établir.

Parmi ces sauvages à moitié civilisés, j'ai trouvé une nouvelle Atala, la fille d'un Portugais et d'une Indienne, toutefois moins chaste que l'héroïne de Mr Chateaubriand. Je doute que Rosine ait résisté aux charmes d'un jeune Chactas³³. Sa figure, sans être belle, ne manque pas d'une expression assez agréable : exercez-vous, messieurs les romanciers, peignez-nous cette jeune sauvage soutenue par sa vertu luttant contre l'amour d'un jeune Botocudo.

(Page 43) Les descriptions ne vous manqueront pas et peut-être sera-t-il à la mode parmi nos agréables³⁴ de se fourrer des bouchons dans les oreilles³⁵. J'ai causé aujourd'hui avec un Prêtre nommé le père Jacinthe ; je lui ai montré³⁶ ; il m'en a emprunté quelques-uns, il ne me paraît pas manquer d'instruction. Je ferai en sorte de le voir avant mon départ.

J'ai aussi visité le capitão Simplicio³⁷, j'espère qu'il pourra m'être utile ; il ne me paraît avoir aucun ressentiment de sa double paternité³⁸.

13

J'ai déjà fait donner en sorte d'avoir des canots. J'espère qu'ils ne nous manqueront pas. (page 44) Je suis allé chasser mais les oiseaux semblent se réunir aux humains pour me désespérer : ils se

32 Ces termes sont, sans doute, ceux qu'a notés Ferdinand Denis à la fin du carnet (folios 177 v^o-179 ; Voir en annexe.)

33 L'évocation attendue de Chateaubriand faisant de la chaste Atala, l'héroïne chrétienne et romantique a pour contre-point celle de Beaumarchais, Rosine, chaste sans doute mais attendant avec impatience de ne l'être plus : elle n'eût pas en effet résisté à Chactas... Ce constat n'empêchera pas Denis d'écrire, à son tour, les tourments d'amours sacrifiés aux convenances.

34 « Personne qui cherche à plaire (par des manières affectées ou un langage galant), en faisant l'agréable » (Dictionnaire de l'Académie Française, 9^e édition)

35 Orthographe de Denis : *aureilles* (orthographe utilisée dans le moyen français.)

36 Le “” accolé à “montré” indique que Denis s'est rendu compte qu'il n'avait pas nommé ce qu'il montra au père Jacinthe (ce prénom est jusqu'au milieu du XIX^e siècle indifféremment masculin et féminin). Mais il n'a pas réparé en note son erreur. Présumons qu'il s'agit de livres dont Denis s'était chargé ; c'est du moins ce qui peut justifier la remarque sur l'instruction et l'utilisation du terme « emprunté ».

37 Peut-être le capitaine Simplicio José da Silveira qui, en 1811, avait été chargé d'ouvrir une route entre Belmonte et Salto Grande.

38 Formule non élucidée.

montrent et disparaissent à l'instant ; l'appétit entre cependant pour quelques chose dans les visites que je leur rends.

J'ai été témoin pour la seconde fois d'un fait que je n'avais pas encore consigné par écrit. En revenant du bois, j'examinais la foule de *bem-te-vi* qui se posaient dans les buissons lorsque j'en vis un sortir de sa retraite et s'élancer avec rapidité sur un oiseau de proie six fois plus gros que lui. (page 45) Il nous donna une preuve parlante de l'avantage du courage sur la force car l'oiseau de rapine³⁹ s'enfuit sans se mettre en défense ; peut-il redouter⁴⁰ une mère qui défendait ses enfants.

Le *bem-te-vi* tire son nom du cri qu'il répète sur le sommet des arbres ; il est au Brésil à peu près ce qu'est le moineau à l'Europe ; [il est barré] sa grosseur ne dépasse pas celle du merle ; il a le dessus du corps gris, le ventre jaune et une tache éclatante d'orangé sur le sommet de la tête. Son bec est fort et me paraît propre à broyer des graines assez dures.

(Page 46) 14 (notes revues jusque là)

Le malade a pris un émétique avant l'accès mais en vain, la fièvre est revenue sans toutefois avoir le même degré de violence. Mille difficultés se présentent au moment de notre départ. M. Nakonte⁴¹, après avoir promis un canot, le refuse. Cependant le temps s'écoule, la rivière est toujours sèche et il faudrait que nous fussions déjà à St. Miguel où tout me fait prévoir que notre présence est nécessaire, quoique la récolte n'offre aucun espoir.

(Page 47) 15

Nous avons enfin un canot et il ne sera pas très difficile de trouver des hommes pour le conduire. Je m'ennuie ici au-delà de toute expression. Nous y manquons en outre des choses les plus nécessaires.

16

Jour de bonheur. La fièvre a pris définitivement le parti de déloger de notre cabane. Les canots et les canotiers sont trouvés. À minuit, nous profiterons de la marée pour nous éloigner du triste Belmonte. Lassé de notre maigre ordinaire, j'y ai joint (Page 48) aujourd'hui quelques toucans et quelques bécassines : écrit à ma famille et à M. Plasson. Pour la lanche que les vents forcent à rester dans le port, je me suis trompé d'un jour dans la date.

17

Hier à deux heures du matin, nous avons chargé le canot qui s'est éloigné pour nous prendre moi et

39 Traduction mot à mot de *ave de rapina* : rapace.

40 Lecture conjecturale : Denis semble avoir oublié un mot. Le manuscrit porte "... *défense peut être douter une mère...*".

41 Unique mention de ce personnage.

Georges sur le fleuve. Il a été fort mal accommodé et le poids des caisses a fait entrer l'eau en abondance ; il faut l'en tirer à chaque instant et (page 49) c'est un travail dont nous serions très satisfaits d'être débarrassés. J'ai, aujourd'hui, joui d'un spectacle méritant bien quelques jours de peines et de travaux. La nature qui est avare de ses beautés dans le voisinage des villes déploie ici toute sa magnificence. Près de Belmonte, je n'avais pu voir qu'un beau rideau de verdure éclatante, mais sans effets ; peu à peu les groupes d'armes se sont détachés les lianes ont formé leurs portiques. La verdure s'est nuancée.

Maintenant je suis dans une admiration (page 50) continuelle. Comme on ne peut pas toujours admirer et qu'il faut manger surtout lorsqu'on a pris pour tout déjeuner une banane et quelques poignées de farine, nous nous sommes mis à l'abri de la pluie sous une espèce de hangar attenant à une cabane dont le maître est absent ; au moment où j'écris, la marmite bout ; les domestiques dorment, faute de pouvoir manger et le soleil va bientôt se coucher, ce que je ne tarderai pas à faire comme lui.

Matheus a tiré un gnandu⁴², [*mot manquant : SUR*] lequel nous (page 51) fondions l'espoir de notre souper et qu'il se vantait de nous apporter : il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir mis bas.

18

Après avoir déjeuné avec un singe qu'un de nos hôtes avaient tué, nous sommes partis ; il était environ 6 heures, il avait plu toute la nuit et le temps paraissait vouloir se mettre au beau ; cependant, notre espoir a été trompé et nous avons reçu d'assez belles inverses. Le métier de canotier est beaucoup plus pénible qu'on ne pense, surtout lorsque le fleuve (page 52) est sec : ils sont souvent obligés de se mettre dans l'eau jusqu'à mi-corps pour traîner la barque sur les barres de sable. Le fleuve continue d'avoir le même aspect de fertilité, les arbres même augmentent sa grandeur et sa beauté.

Nous sommes arrivés jusqu'aux bouches de l'Uhubu⁴³, petit fleuve qui se jette dans le Jequitinhonha ; il y a sur ces bords un village où l'on récolte en abondance le manioc et où nous devons nous en approvisionner. Les Machakalis, nos bons amis étaient campés près de l'endroit (page 53) où nous avons débarqué. Nous sommes allés les visiter et leur acheter quelques peaux pour couvrir nos caisses. J'ai remarqué plusieurs femmes peintes de bleu et de rouge ; elles étaient, ainsi que les hommes, couvertes jusqu'à la ceinture. L'aspect de la plupart d'elles était hideux ; ils nous accueillirent avec assez d'indifférence. Cependant le capitaine vint nous visiter le soir et fut assez complaisant pour servir de courrier galant à quelques-uns d'entre nous. La belle Rosinha conserve

42 L'orthographe usuelle de l'autruche d'Amérique du sud est *nandu*, du guarani *yandú*. Voir Manuel Ayres de Casal, *Corografia brasileira* : Fac-simile da edição de 1817, Rio, 1947, Imprensa nacional, t. 2, p. 75

43 "*Ce petit fleuve tributaire du Belmonte*" nous dit Denis dans les *Scènes* (p. 155) semble avoir disparu de la nomenclature des affluents du Jequitinhonha, que ce soit sous l'orthographe que lui prête Denis ou celle de *Urubu* que certifie Bourdon dans son commentaire de la lettre 44 (p. 128, *Lettres familières*). Il s'identifie sans doute au Ubu, qui, venu de la cordillère, court sur une dizaine de lieues et, navigable par des canots, débouche sur la rive droite du Jequitinhonha. C'est sous ce nom, orthographié Obu, qu'il est décrit par le prince de Neuwied (*op. cit.*, p. 112) et qu'il figure dans le dictionnaire de Milliet ("Ubú", *op. cit.*, p. 741).

toujours une grande affection pour le fray Portugais.

(page 54) Acheté quelques sacs de chasse. Le soir nous avons fait un rancho sous lequel les marchandises ont été à l'abri. Malheureusement vint un voyageur qui crut pouvoir profiter du labeur de ses prédécesseurs, l'aspect d'une cabane toute faite le séduit ; il vint s'y établir mais bientôt les démanagements les plus cuisantes le font repentir de sa paresse ou de son inexpérience. Ces petites habitations servent ordinairement, après le départ de ceux qui les ont faites, d'asile à une foule de chiques qui se repaissent à vos dépens de la manière (page 55) la plus cruelle. Nous avons pris un canotier qui doit nous accompagner jusqu'à la Cachoeirinha⁴⁴.

19

Manuel et Mathieu sont allés à Uhubu chercher à la ferme ce qui manque, dit-on, plus haut. Le soir, ils étaient de retour ; la rivière ne leur a pas paru très navigable, probablement à cause de la sécheresse. On n'a point voulu leur céder moins de huit alqueires⁴⁵ de farine que demain on ira chercher car elle n'était point prête. Ils se sont arrêtés à l'entrée du bois où j'étais allé pour (page 56) voir des singes ; j'en ai tué un ainsi que Matheus. Comme la nuit est tombée tout à coup, il ne nous a été possible d'en trouver qu'un seul. Cette espèce à queue prenante⁴⁶ est de moyenne grosseur ; son poil est fauve ; les habitants le nomment : *gigo*⁴⁷.

Le soir, la conversation s'est établie entre le maître du rancho où se logeaient quelques-uns de nous. On a beaucoup parlé de l'Uhubu et du lac qu'il traverse. Il n'y eut pas de fables (page 57) que ces bonnes gens ne nous débitassent : on avait vu, disaient-ils, des animaux dont le corps était moitié homme et moitié poisson. Selon eux, cet animal est fort à craindre. Je ne me rappelle pas maintenant toutes les histoires qui ont suivi celle-ci mais elle [sic] leur faisait [sic] éprouver un frémissement qui remplaçait parfaitement l'impression des contes de revenants parmi nous.

Un canotier allant dernièrement pêcher dans le lac dont je viens de (page 58) parler aperçut vers le soir un animal fort gros qui sortait de l'eau ; il le tira ; la place fut teinte de sang et il ne vit plus rien. Cet animal auquel l'imagination du chasseur prêtait les formes d'un cheval ne serait-il pas un hippopotame ? Cette conjecture ne me paraît pas entièrement privée de fondement⁴⁸.

Dans la journée, j'ai eu plusieurs conversations avec le capitaine des Machakalis qui m'a traduit plusieurs (page 59) mots dans sa langue. Je lui ai fait plusieurs questions sur la religion de ses ancêtres et il n'a point voulu répondre sur cet article en me disant que les vieillards seuls étaient instruits de l'ancien culte. Cependant, il m'a affirmé qu'ils avaient toujours différé des Botocudos dans leur croyances et qu'ils croyaient à un être suprême même avant d'avoir été baptisés. Comme cet homme

44 Denis écrit *Caxoerinha* qui est l'orthographe usuelle à son époque.

45 Ancienne mesure de capacité, utilisée pour les céréales, équivalente à 13,8 litres.

46 = préhensile

47 Orthographe phonétique pour *guigó*. Espèce de primate de la sous-famille des callicèbes (ou titis).

48 Denis se trompe, l'hippopotame n'est qu'africain.

a deux femmes, je lui demandai si sa loi les lui autorisait ; il m'a répondu affirmativement et s'excusa sur la conduite des Portugais qui prennent, disaient-ils, (page 60) des maîtresses partout où ils en trouvent. La femme pour laquelle il semble avoir le plus d'affection ne manque pas de physionomie ; elle n'est point non plus [terme manquant : *dépourvue*] d'esprit et comprend beaucoup mieux que les autres les questions que je lui fais.

Le pauvre Georges qui, depuis sa convalescence, a été forcé de vivre à notre régime a eu un accès de fièvre et fort violent.

(page 61) 21

Il paraît définitivement que notre pauvre malade n'a eu un moment de repos que pour être plus vivement tourmenté maintenant. Les accès se succèdent journellement et sont aussi violents qu'à Belmonte.

C'est maintenant le temps de la culture des terres et de la récolte du riz et je suis surpris du peu d'activité de ces cultivateurs. Quelles sources de richesses pour nos paysans s'ils avaient comme ceux-ci le terrain et le bois à leur disposition. Ici, il est permis à quelque habitant que ce soit d'user de la quantité de terrain qui peut lui convenir moyennant (page 62) **de seulement les couvrir dans toute leur étendue** et il semblerait que la nature a voulu indiquer aux Portugais l'art de construire de belles routes⁴⁹ ; nous avons fait peu de chemin et le camp a été établi le soir sur une plage où des mineurs avaient passé probablement la nuit précédente, car nous avons trouvé encore leurs ranchos et une provision de bois *avouibouya* [illisible] que savent parfaitement apprécier des gens fatigués et mourant de faim ; en me promenant à quelque pas de nos cabanes, j'ai été surpris de voir les (page 63) traces d'un cerf et d'un once ; peut-être allaient-ils tous deux se désaltérer au fleuve ; peut-être la bête cruelle a-t-elle prouvé à l'innocent animal que le droit du plus fort est toujours le meilleur.

23 [3 en surcharge du 2 écrit initialement]

À la pointe du jour, nous avons quitté notre gîte où les puces, les moustiques et les chiques ne nous permettaient pas même de songer. Nous sommes arrivés d'assez bonne heure à l'embouchure du Puhassu⁵⁰ où il s'est fait un changement considérable depuis le passage de M. Plasson ; le banc de sable qu'il avait remarqué à l'entrée du détroit n'existe presque (page 64) plus malgré la sécheresse du fleuve. Les eaux y arrivent avec plus de facilité mais il est à craindre qu'elles n'entraînent avec elles une grande quantité de sable. Sur les quatre heures, nous sommes arrivés chez Severino, le même qui a donné à M. Plasson un arara⁵¹. Il nous a reçus avec cordialité et s'est offert à nous donner asile pour

49 Ce passage difficilement lisible n'est pas sans rappeler celui des *Scènes* : « *Le lendemain nous remontâmes le fleuve, et je fus témoin d'un nouveau spectacle. Une espèce de canal naturel, entièrement desséché à cette époque, présentait à nos regards une route sans bornes plantée d'arbres majestueux* : » (p. 274)

50 Voir ci-dessus la note 9.

51 Autre dénomination de l'ara, donné aux perroquets de la sous famille des psittacidés au plumage vivement coloré.

la nuit, chose que nous avons acceptée avec plaisir car Georges avait déjà son accès, qui bien pouvait se voir devoir être assez violent ; en attendant que la *Paqua* [paca]⁵² salée (page 65) avec laquelle nous devions chasser⁵³ fut cuite, nous sommes allés chasser avec notre hôte qui nous vantait beaucoup ses chiens dont, malheureusement, nous n'avons pu voir l'habileté. Le seul avantage que j'ai tiré de cette course assez fatigante a été la vue du copaiba⁵⁴ ou arbre à huile qui se trouve en assez grande quantité dans ces parages. Le copaiba parvient à une hauteur considérable. Son tronc est assez gros ; son feuillage fort touffu. On lui fait, à deux pieds de terre, une large entaille d'où découle l'huile dans un vase que l'on place ordinairement (page 66) à chaque nouvelle lune ; on peut remarquer aussi sur le tronc une espèce de résine blanche odorante s'attachant peu aux doigts. Comme j'en ai recueilli de semblable dans le bois du nommé Jean Caboclo⁵⁵ à Bahia, je suis sûr que le copaiba existe à peu de distance de la ville. J'ai fait promettre à mon homme de me recueillir quelques bouteilles d'huile que je prendrai à mon retour et qui sont destinées à M. Arsenne.

L'ignorance de notre galicien a pensé nous être funeste : il remarque quelques pieds d'haypi ou manioc doux⁵⁶ et voulut en augmenter notre festin. Mais il arracha avec cette plante salutaire un pied de *mata-negro, tue noir*, sorte de manioc extrêmement pernicieuse. L'instinct me servit au défaut de connaissance. Comme *la mata negra* [le mata negro] est amère, j'en mangeai fort peu. Cependant l'appétit l'eût emporté ; heureusement, Severino arriva à propos pour nous avertir.

Il y avait à notre arrivée un couple de Botocudos ; tous les deux, charmants époux, étaient louches et me firent mille politesses dont le but était d'obtenir à manger ; tué un capucin et un oiseau de rivage.

(page 68) 24

Severino a consenti à nous accompagner avec les chiens jusqu'à une certaine distance pour voir s'il ne serait pas possible de chasser quelque cerf ou tuer un anta⁵⁷ ; le canot a continué sa route et j'ai été, ainsi que Matheus, dans les bois en suivant plus ou moins le rivage. Nous trouvâmes partout des traces fraîches d'excréments mais les chiens ne levèrent rien ; il faut que les tapirs soient ici en grande quantité, nous ne faisons pas cent pas sans rencontrer leurs passes, leurs excréments qui sont absolument semblables à ceux du cheval. Notre hôte nous a fait remarquer plusieurs arbres qui donnent des productions utiles ou curieuses, telle que [blanc] (page 69) qui porte une mousse appelée

52 Rongeur de la famille des *Cuniculidæ*, proche des agoutis.

53 Sans doute une étourderie de F. Denis ; le sens de la proposition veut plutôt : « dîner » et non « chasser ».

54 Cet arbre que Denis orthographie généralement *copahiba* est le *Copaifera officinalis* : son huile (également appelée baume) est riche en acide oléique-linoléique (qui participe au renouvellement et à la cicatrisation cellulaire) ainsi qu'en insaponifiables (régénération et réhydratation de l'épiderme)

55 Surnom donné au NOTE À FAIRE

56 Pour *aipim*, une des appellations populaires du manioc (*jatropha manihot*). Voir : <http://www.maiscuriosidade.com.br/algumas-curiosidades-sobre-a-mandioca/>

57 Denis décrit ainsi le tapir du Brésil (*Tapirus terrestris*) : « l'anta aux formes massives, au mufle allongé que les indigènes connaissaient sous le nom de tapir-assou, et qui est le plus gros animal de l'Amérique du sud » (*Brésil*, p. 68)

barba do velho, absolument semblable à des cheveux.

Le [blanc] dont le fruit de la grosseur d'une petite noix est entièrement employé en médecine. Je fis une incision à ce dernier et il en sortit une liqueur vermeille comme du sang et légèrement gommeuse. Je donnerai plus à loisir la description de ces deux arbres qu'il m'a été impossible de bien examiner⁵⁸.

Après une course de plusieurs lieues assez fatigante à cause des lianes qui s'élancent continuellement d'un arbre à un autre et parmi lesquelles on m'a fait remarquer la liane tournante, nous sommes arrivés sur le rivage où nos compagnons n'avaient (page 70) pas encore pu parvenir. Ils avaient fait meilleure chasse que nous sans se donner aucune peine : un *mico*⁵⁹ femelle avec son petit était dans le canot. La mère avait été tuée en tombant de l'arbre où elle était attachée et que l'on avait abattu ; le petit était plein de vie et assez joli, dans son espèce de *mico* ; le poil de tous deux était mélangé de blanc et de gris.

Le soir nous sommes arrivés [arrivés : mot répété] à un petit camp de *Mineiros*⁶⁰ où était un vieux canotier et sa famille. On ne peut-être plus poli que ce vieux bonhomme. Son premier compliment a été l'offre du rivage où il se trouvait (page 71) et qui certainement nous appartenait aussi bien qu'à lui. Notre repas était chétif mais la bonne humeur l'assaisonnait et, tout en déchirant notre morceau de viande rôtie ou plutôt grillée sur les charbons, nous avons conduit la soirée assez loin. Une seule chose nous chagrinait : le pauvre Georges ne pouvait partager notre gaîté et avait été dans le délire toute la [nuit]⁶¹ journée et ne désirait que le repos.

Nous nous sommes rencontrés avec des *Mineiros* qui se trouvaient à St Miguel ; ils attendent encore pour se mettre en route quelques charges de sel, denrée (page 72) fort nécessaire dans les lieux où ils se rendent.

25

Après une nuit que la fatigue a rendue délicate, nous avons quitté le rivage non sans pester contre le déjeuner qui se composait de *hucco*⁶² cuit dans du riz, soit dégoût pour la chair de cet animal qu'on nous avait vantée, soit qu'elle soit naturellement mauvaise, j'ai préféré n'embarquer sans rien prendre qu'un peu de farine et de sucre. Cependant la journée a été fatigante, il a fallu souvent se jeter dans l'eau pour pousser le canot (page 73) que les bancs de sable arrêtaient fréquemment ; car malgré les fièvres ou la crainte qu'elles inspirent, je ne puis me décider à voir tous ces pauvres gens

58 Denis a laissé un blanc pour rajouter le nom de l'arbre qu'il décrivait (en fait une plante pérenne et résistante, *Tillandsia usneoides*, s'accrochant à différents arbres de la forêt. Il en va de même pour le second arbre que la description n'a pas suffi à identifier.

59 Mico. Ce terme, orthographié par Denis *micco*, désigne une espèce de macaque, commune à cette époque, dans la zone sud de Bahia.

60 Habitants ou originaires de la province des Minas Gerais. Denis utilise indifféremment la graphie portugaise ou sa traduction française *Mineurs* qui pour un non-lusophone prête évidemment à confusion.

61 Mot barré

62 NOTE À FAIRE

accablés de travail sans m'en mêler un peu : en sorte que je ne tarderai pas à devenir une espèce d'animal amphibie ; dans les endroits assez profonds nous avons usé de la voile. Nous nous en sommes parfaitement trouvés malgré la médiocrité de celle que nous avions.

L'Île Grande sur laquelle M. Plasson a des vues était presque en face de notre camp ; je l'ai examinée autant qu'il m'a été possible ; le terrain m'en paraît (page 74) très fertile et sa situation est avantageuse. De grands sapucaias balançaient leurs têtes d'un rose éclatant au milieu des massifs de verdure et faisaient le plus bel effet du monde. Je n'ai vu ce bel arbre que de loin en sorte qu'il m'est impossible d'en donner une description exacte⁶³.

Nous continuons de temps à autre à tuer quelques oiseaux même si le balancement excessif du canot est un grand obstacle pour bien tirer.

Quelques fois des *makakis*, des *gigós*, des *guaribas*⁶⁴ s'élançant d'une liane à une autre, montent (page 75) sur un arbre élevé et semblent de là narguer les chasseurs qui ne peuvent les atteindre. On a commencé à apercevoir les hauteurs de Caxoerinha et j'espère que demain nous y serons arrivés ou que, du moins, nous en serons peu éloignés. Grâce au *Mineiro*, nous avons trouvé comme à **Parimirim** un asile contre la pluie qui semblait nous menacer.

Comme le souper répondait parfaitement au souper⁶⁵, chacun a gagné sa natte ou son hamac d'assez mauvaise humeur. Avec les Portugais, ça n'est pas toujours fête. Matheus paraît très irrité (page 76) de ce que j'ai défendu qu'on lui vendît de l'eau de vie, me réservant de lui en donner comme le voyage le permettra.

26

Comme l'eau de vie avait été cachée la veille, Manuel en tira du baril ; j'en offris au marchand un verre que Georges lui présentait ; il le refusa avec colère et commença, selon sa coutume, à improviser sur un air que les Espagnols et les Portugais ont coutume de chanter fréquemment en voyage : la chanson lui servit à me faire mille menaces indirectes qui toutes tendaient à m'intimider.

(page 77) Je sais que l'assassinat est parfaitement dans les mœurs des gens avec lesquels je voyageais mais je n'ignore pas non plus qu'ils ne sont braves qu'autant que l'on le veut bien aussi. Je le regardai avec beaucoup d'indifférence et feignis de ne point comprendre ce qu'il semblait m'adresser et le moment d'après, ayant été obligé de descendre pour alléger le canot, je pris mon fusil et fus

63 Dans son *Brésil*, Denis décrira longuement les particularités de cet arbre (qu'il désigne aussi sous les noms de *quatelè* et de *lecythis ollaria* et qu'il orthographie *sapoucaya*) aussi beau qu'utile (pp. 62-63) ; l'orthographe actuelle est *sapucaia*.

64 Le macaque est un le nom générique usuel pour désigner les primates et, dans le langage courant, il est synonyme de *simio* (singe).

Le guigó (*Callicebus barbarabrownae*), voir note 42.

Le guariba ou barbado est un singe de la famille des *Atelidæ* que F. Denis a rencontré "*plus d'une fois dans les forêts de la côte orientale, où il est l'objet de plusieurs superstitions curieuses parmi les Indiens et les cultivateurs*" (*Brésil*, p. 71).

65 Étourderie de F. Denis. Il faut sans doute lire : "déjeuner".

chasser avec lui ; peu après, nous remontâmes dans le canot et nous arrivâmes à ce rivage de la Clef⁶⁶, fameux pour le meurtre qui se commit il y a quelques années sur (page 78) un mineur qu'un malheureux hasard avait rendu possesseur d'un assez beau diamant que ses compagnons convoitèrent. Là, les discours recommencèrent ; tout le monde convint que rien n'était plus juste que la vengeance même pour un faible objet. Georges seul soutint mon opinion ; ce que j'avais prévu se réalisa ; mon homme arriva par mille détours à me parler prenant pour prétexte un effort qu'il s'est donné à l'ami et a donné des excuses sur son caractère dont, dit-il, il n'est pas toujours maître. J'ai fait aussi peu de cas de ces derniers discours (page 79) que des premiers, mais comme cet homme, que j'ai plusieurs raisons de soupçonner, doit prendre un canot jusqu'à St-Miguel, je ne change pas de manières à son égard. Je ne craindrais point le pic d'un brave adversaire mais je redoute le fusil caché d'un louche ennemi.

Tout est désert et tout est beau, tout donne des regrets : quelles forêts ! quels bois de construction ! quelles facilités pour les conduire à la ville ! eh bien ces richesses immenses sont dédaignées par le gouvernement portugais. Les onces⁶⁷, les antas dont on voit partout les traces (page 80) imprimées fraîchement sur le sable sont les seuls possesseurs des deux rives.

Nous sommes arrivés à **Sxxxxx** [illisible], rivage peu éloigné de Jacarandá et nous y avons campé beaucoup moins commodément que dans nos gîtes précédents. Dans cet endroit le fleuve commence à se resserrer ; il est plus profond ; on commence à voir quelques roches de granit d'un assez bel effet sur les deux rives. Nous avons trouvé sur l'eau un petit espadon mort depuis peu ; je fus surpris de trouver un semblable poisson à 20 et quelques lieues de la mer. (page 81) Mais on m'a assuré que l'on en rencontrait à une beaucoup plus grande distance et qu'ils étaient [~~beaucoup~~ mot biffé] souvent d'une grosseur considérable.

27

Nous sommes sortis d'assez bonne heure de notre camp dans l'intention d'arriver à Cachoeirinha où se trouve le premier détachement établi par le gouvernement ; le lit du fleuve allait toujours en se rétrécissant et [interpolation : *malgré deux cachoeiras*] il gagnait en profondeur ce qu'il perdait en largeur. Ici, la végétation commence à se ralentir ; ce ne sont plus ces arbres d'une hauteur impressionnante (page 82) couverts de leurs longs voiles de lianes d'un vert obscur ; l'œil agréablement surpris du nouveau spectacle que lui offre la nature ne peut se lasser de contempler les différents groupes que forment divers arbustes en fleurs, mêlés aux arbres de haute futaie mais une plante grimpante que les Portugais nomment [*espace laissé en blanc*]⁶⁸ couvre de ses bras flexibles une foule d'arbris-

66 Traduction de Chaves : une île sur le Jequitinhonha porte ce nom.

67 L'onze du Brésil, onça-pintada, est plus communément appelée jaguar.

68 Dans les *Scènes...* (p. 192), Ferdinand Denis reprendra presque mot à mot cette description, sans davantage donner le nom portugais de cette "*plante semblable au convolvulus*".

seaux peu élevés et leur donne des formes régulières qui feraient croire à une certaine distance qu'un jardinier habile [*deux mots biffés* : s'est plu] a planté des ifs sur les bords du fleuve (page 83) et s'est plu à [*deux mots biffés* : leur donner] les tailler en cônes élevés, en berceaux élégants, en sièges de verdure. Un peu plus loin, le fleuve recommence à s'élargir et il devient d'une navigation plus difficile à cause des bancs de sable ; là, les jardins enchantés se multiplient, les montagnes se découvrent, tout devient plus pittoresque, tout devient plus animé.

La première difficulté qu'offre le fleuve par son courant se rencontre à peu près à cette hauteur. Il faut beaucoup de vigueur et d'adresse pour résister aux courants, aux tourbillons (page 84) de l'eau entre les rochers ; mais je n'ai presque rien vu et je ne veux pas anticiper. Sur les cinq heures environ, nous arrivâmes au détachement de la Cachoeirinha où l'officier commandant m'a parfaitement reçu et nous a sur le champ fait donner un asile. Je loge dans la maison et il n'y a point d'honnêtetés qu'il ne fasse. Ô vous qui avez voyagé dans des terres inhabitées, vous me comprendrez sans doute quand je vous dirai le plaisir que j'éprouvai à voir quelques maisons réunies, quelques cultures commencées, (page 85) des animaux nourris par l'homme et partageant ses travaux. Ce hameau de Cachoeirinha, fort important par sa situation, a déjà reçu du gouvernement le titre de *villa*⁶⁹. Il est bâti sur le penchant d'une colline et est environné de tous côtés par des hauteurs dont le sommet se couronne de nuages. Les maisons en sont entièrement de paille ; les habitants prennent tour à tour le fusil et la fourche ; ils n'ont point encore d'abondance mais la terre et leurs travaux indiquent bien que la nature n'est point coupable.

(page 86) Riez si vous le voulez, cultivateurs laborieux, mais croyez-moi, quoique ce que je vous dise paraisse incroyable, ici l'on défriche des forêts, [et] l'on sème et, dans deux mois, l'on récoltera. Hier, la conversation tomba sur le Prince⁷⁰ qui a passé jusqu'ici, lors de son voyage au Brésil ; j'ai bonne opinion de lui, il n'a laissé partout que de bons souvenirs. Je trouve seulement sa manière de voyager bien commode pour quelqu'un qui doit donner un relation au public : du reste, je ne puis pas trop m'en rapporter à ce que me disent les Portugais.

(page 87) Je vois avec peine que je serai forcé de faire un assez long séjour à Cachoeirinha : M. Frazer a envoyé prier le Commandant de lui envoyer du sel dont on manque entièrement au Salto

69 João da Silva Santos, *capitão-mor*, chargé d'explorer la capitainerie de Porto Seguro, avait dès 1805 signalé, sur un petit affluent à l'entrée de la partie torrentueuse du Jequitinhonha, deux îles boisées qu'il baptisa Cachoeirinha où, en 1813, vint s'installer le *Destacamento dos Arcos*, premier poste bahianais chargé de protéger et de contrôler le commerce fluvial. Ce poste avancé ne comptait qu'une vingtaine de soldats, peu disciplinés et peu enclins à exécuter les multiples tâches de "génie civil" tant sur le fleuve que sur la route vers le Minas Gerais.

Le lac qu'a fait naître le barrage de l'usine hydro-électrique, construit entre 1999 et 2003, a submergé Cachoeirinha qui se trouvait (comme Massaranduba également englouti) à proximité de Itapebi.

Voir Ana Cristina de Sousa, *Povoados de Cachoeirinha e Massaranduba*. Salvador, Universidade Federal do Bahia, 2006, 292 p.

70 Le prince Maximilien de Wied-Neuwied (1782-1867), naturaliste et ethnologue allemand, publia en 1820-1821 le récit de son *Voyage au Brésil* où il séjourna entre 1815 et 1818 ; il y décrit notamment les Botocudos. Ferdinand Denis le cite à de nombreuses reprises dans son *Brésil*.

Voir en annexe sa description du Jequitinhonha.

Grande et les seuls canots dont on puisse disposer y seront employés. Je suis dans l'intention de commencer ici ma collection.

28

Ceux qui n'ont point vécu dans la solitude ignorent le plaisir que l'on peut avoir à se retrouver parmi ses semblables, à manger à une table, à dormir à l'abri de la pluie et du vent ; ils ne se le figurent même pas. Ils (page 88) ne peuvent imaginer que des choses si communes puissent entraîner avec elles quelque satisfaction.

La vue d'un beau désert excite sans doute de grandes idées. L'homme, dans ces moments d'admiration qui reviennent souvent à la vue [interpolation : contemplation] des forêts primitives, trouve au fond de son cœur l'indépendance première que la nature y plaça. Les privations de toute espèce [mots barrés : ~~lui font sentir qu'~~] auxquelles il s'accoutume lui font sentir qu'il peut se passer d'un luxe inutile et trouver partout sa liberté (page 89) mais trop souvent la tristesse suit la première impression de [mots biffés : ~~surprise du plaisir de~~] l'exaltation ; trop souvent, les souvenirs viennent nous rappeler des amis, des parents chéris et, alors, le brillant spectacle que l'on admirait perd son charme ; alors, on ne voit plus que la solitude et le désir de bientôt l'abandonner. Je suis parfaitement auprès de M. Velloso⁷¹ ; on ne peut être plus poli ni plus empressé. Je sens vivement la peine de n'avoir rien à lui offrir en échange de tous ces bons procédés. (page 90) Hier, la conversation s'est établie entre lui [mot manquant : et] un vieil hôte qui fait le commerce de sel et qui, par parenthèse, a employé 27 jours pour venir de la villa ici. Après avoir épuisé les sujets ordinaires de conversation, nous vînmes à parler de pierres et de diamants. Tous les Portugais sont d'une extrême circonspection sur cet article. Cependant, la confiance s'établit peu à peu et l'un d'eux nous dit, en nous montrant quelque cristaux assez petits mais parmi lesquels (page 91) il y avait un chrysolite⁷², que ces pierres avaient été trouvées à peu de distance du lieu où nous [mot manquant : nous] trouvions, dans un ruisseau qu'il soupçonnait contenir des choses beaucoup plus importantes mais qui roulait certainement de l'or en abondance puisqu'en creusant un trou peu profond et en remuant une espèce de sable gris avec le pied, le soulier, selon les expressions portugaises, étaient [sic] entrelacés [sic] jaunes de paillettes ; du reste, il donna peu d'importance et entxxxxxx [illisible] à cette trouvaille et il se tut, se repentant peut-être (page 92) d'en avoir déjà trop dit. Je regrette bien vivement de n'avoir ici un dictionnaire d'agriculture ou des métiers : on me fait une foule de questions auxquelles je ne peux à mon grand regret répondre que très imparfaitement tandis que, si je possédais ces livres utiles, je pourrais rendre d'importants services à ceux qui veulent bien me questionner. Heureusement, j'ai lu en grande partie,

71 Le lieutenant Francisco J. Velloso, commandant entre 1819 et 1822 le détachement des Arcos ; il était secondé par son frère, l'alferes Antônio Victório Velloso. Voir Ana Cristina de Sousa, *op. cit.*, p. 62.

72 Pierre précieuse d'un jaune verdâtre formée de silicate naturel de fer et de magnésium et appartenant à la famille et au genre péridot. (CNRTL)

avant mon départ, l'abbé Rozier⁷³. Je ne saurais donc trop conseiller à ceux qui entreprennent de semblables voyages de se prémunir (page 93) d'ouvrages concernant l'agriculture des Amériques avec des gravures. Les Portugais sont généralement intelligents et ont peu de préjugés sur les arts puisqu'il les ignore presque tous ; aussi sont-ils prompts à adopter ce qu'on leur enseigne.

Georges a pris hier un remède du pays composé d'ail, de poudre et d'eau de vie. Quoique je n'aie aucune confiance dans cette composition diabolique, je ne me suis pas opposé à ce qu'il la prît parce que les ingrédients qui la composent ne sont pas en assez grande quantité pour être nuisibles. Le malade (page 94) prétend avoir ressenti un soulagement assez prompt et, dans tous les cas, la confiance et la tranquillité sont deux grands médecins. Tué une perruche à tête jaune.

28

La paresse ou plutôt le besoin de repos nous retient à ce Quartier d'où l'on découvre une très belle vue, quoique peu variée. Je voudrais bien gravir les collines qui bordent le lointain mais, outre qu'elles sont couvertes de forêts vierges, il est peu sûr de s'y promener sans guide à cause des Boto-cudos qui y errent continuellement. (page 95) Un seul de ces aimables hôtes des bois a bien voulu être le nôtre jusqu'à présent. Il est jeune et assez bien fait ; sa figure exprime l'innocence et la bonté, rien ne l'étonne ; j'ai préparé un oiseau devant lui sans qu'il témoignât le moindre étonnement.

Vers les midi, des chiens ont chassé une biche dans la forêt et l'innocent animal est venu expirer dans le fleuve où [mot biffé : *ette*] il a été saisi par des gens attirés par les aboiements.

(page 96) 29 Panorama de mœurs.

Six femmes et quelques hommes de la tribu commandée par le cap. Paquipu[k] [lecture conjecturale] sont venus rendre visite au Commandant. Je suis bien certain que ce sont de tout le Brésil les gens qui se portent le mieux. Quoiqu'ils soient extrêmement basanés, couleur de cuivre comme le sont plusieurs personnes, le sang se fait voir à travers [à travers : mot répété] la peau de la joue.

(page 97) Décidément je n'échapperai pas aux fièvres soit que ce soit le long retard du dîner ou un commencement de panaris au pouce, j'ai eu le soir un accès assez violent accompagné de maux de tête, présages certains du mal que je redoute.

Un de nos hôtes, parti la veille, a été englouti avec son canot dans un tournant du fleuve. Fort heureusement, il a été sauvé, quoique ne sachant pas nager. Les canotiers prétendent qu'il est resté une demi-heure dans l'eau.

(page 98) J'ai été témoin oculaire d'un de ces phénomènes qui se passent quelquefois dans les deux

73 Jésuite porté aux sciences, botaniste de terrain, gérant des domaines familiaux, enseignant à l'école vétérinaire de Lyon, il collabore au *Journal de Physique et d'Histoire naturelle*, l'abbé Rozier (1734-1793) est, entre autres, l'auteur d'un *Cours complet d'agriculture théorique, pratique, économique et vétérinaire* dont Ferdinand Denis a, sans doute, été le lecteur attentif.

Amériques : un arbre immense attaché à la terre par ses racines s'en sépare tout à coup, entraînant dans sa chute tout ce qui l'environne et produisant un bruit semblable à celui du tonnerre retentissant dans les montagnes.

Un aigle que j'empaillais a été pris très gracieusement par les dames qui étaient avec nous. Aussitôt, elles l'ont déchiré, (page 99) présenté au feu et mangé avec les entrailles, selon leur aimable coutume⁷⁴.

30

[Un mot à droite et au dessus du texte : fièvre]

Sept femmes, deux hommes de la tribu du capitaine Jeparak⁷⁵ sont venus au détachement. L'illustre capitaine ne tarda pas à se présenter [avec mot barré] vêtu d'une mauvaise chemise dont quelque soldat lui avait sans doute fait présent. Il est en guerre avec le capitaine Paquipuk [lecture conjecturale] mais, plus faible que ce redoutable chef, il évite avec soin la rencontre et campe ordinaire[ment] du côté opposé de la rive où celui-ci a coutume d'établir son (page 100) aldée⁷⁶. J'ai remarqué plusieurs femmes couvertes de cicatrices et, m'étant informé de ce qui les avait causées, j'ai appris avec surprise que la jalousie des maris se satisfaisait avec cette singulière vengeance. Lorsqu'un homme surprenait une femme en flagrant délit, il ne s'en prend point à son complice : la femme seule, à ses yeux, est coupable ; il l'entraîne dans un lieu retiré et lui fait une profonde blessure avec la pointe de la flèche, ordinairement aux jambes mais quelquefois au sein ou au ventre⁷⁷.

(page 101) 1^{er} septembre

Définitivement, je n'ai pu échapper aux fièvres ; un accès terrible m'a prouvé que j'avais trop puisé de mes forces en croyant leur échapper. Rien n'échappe à cette cruelle maladie. Ces hommes étant accoutumés à vivre au milieu des forêts, supportant avec indifférence le froid et le chaud en sont

74 Le souvenir de ce festin sera évoqué par Denis dans son *Brésil* (p. 215-216) : « L'auteur de de cette notice a vu des femmes botocudos s'emparer d'un aigle qu'il avait tué, le flamber seulement, pour ainsi dire, et le manger avec toutes les marques de voracité, tandis que le sang ruisselait encore des deux côtés de la botoque de la façon la plus hideuse. »

75 Le prince de Neuwied cite ce même capitaine (qu'il orthographe parfois *Juparck*) dont la bande, soupçonnée d'avoir attaqué et pillé des plantations de colons, fut décimée par une expédition menée contre elle. Le capitaine a donc fait allégeance.

Voir : S. A. S. Maximilien, prince de Wied-Neuwied, *Voyage au Brésil dans les années 1815, 1816 et 1817*. Traduit de l'allemand par J.-B.-B. Eyriès. Paris, Arthus Bertrand, 1821. Tome 2, pp. 319-320.

76 Aldée : Village ou bourg habité par les autochtones dans les possessions européennes d'Afrique, des Indes et de l'Amérique du Sud.

Le mot, dérivé du portugais *aldeia*, a été francisé dès 1674 mais n'est plus mentionné dans les dictionnaires. CNRTL.

77 Auguste de Saint-Hilaire, dans son *Voyage dans l'intérieur du Brésil*, Paris, Grimbert et Dorez, 1830, t. 2, p. 203, rapporte également cette coutume, tout en ajoutant que châtiment est également appliqué à l'homme adultère, par la femme trompée.

Cependant, les ethnologues modernes estiment que ces cicatrices relèvent des scarifications imposées lors de rites de passage. Voir Anne Caroline Mariank Alves Scalia, *A companhia de Jesus e a formação da cultura sexual brasileira*. Araraquara, 2009, 179 p.

aussi les victimes ; j'ai vu une malheureuse Botocuda souffrir un frisson terrible. Heureux, toutefois, s'ils n'avaient que cette maladie mais aujourd'hui et les jours précédents je me suis (page 102) aperçu qu'un nombre infini de ces Indiens avaient un des yeux attaqué d'une maladie que je crois être la cataracte. Ils m'ont dit que cet accident leur arrivait à la suite d'une autre maladie.

2

Pris un émétique et un peu de quinquina. M. Velloso continue à avoir mille attentions pour moi.

3

On m'a dit que Georges était extrêmement mal. Je suis descendu pour le voir malgré mon extrême faiblesse et, en effet, je l'ai trouvé dans un état désespéré, extrêmement enflé et souffrant (page 103) des douleurs horribles dans le bas-ventre. Comme je me rappelais que M. Plasson devait son rétablissement à un lavement d'alcool, j'ai fait appeler le garçon apothicaire que le gouvernement paye ici comme chirurgien sans lui donner ni remèdes ni instruments pour exercer son état. Il a préparé le lavement et le malade, après l'avoir pris, s'est trouvé soulagé ; ensuite, notre médecin de nouvelle fabrique⁷⁸ s'étant fait apporter du quinquina, du citron et de la thériaque⁷⁹, en a composé une potion qu'il nous a ordonné de prendre avec de l'eau de vie. Je ne sais si c'est ce remède infernal mais jamais de ma vie je n'ai éprouvé (page 104) de semblables souffrances, trois heures dans le délire, je n'en suis sorti que pour tomber dans la plus extrême faiblesse. Avec quelle ardeur, j'eusse désiré alors un peu de vin et un simple morceau de pain. Heureusement, le bon commandant a fait faire du riz au gras, qu'il m'apporta, ce qui m'a un peu remis de mon extrême abattement, augmenté encore par le besoin de l'estomac mais les volailles mêmes sont achevées et je n'aurais plus cette ressource.

4

Comme la fièvre ne me permettra probablement pas d'écrire demain et (page 105) [qu] après demain, je veux écrire aujourd'hui. Les Botocudos ont apporté un quartier de cochon au quartel ; j'ai vu un [mot barré : *capitão*] chef auquel ils donnent le titre de *capitão-mor*. Cet homme est tout à fait singulier ; il a été déjà à Rio de Janeiro et a rapporté, dit-on, un uniforme complet et beaucoup de choses de même importance, il ne va jamais que vêtu d'un pantalon au quartel ; il paraît avoir une grande autorité sur les autres chefs et mange jamais avec qui que ce soit ; son repas achevé, il singe

78 Ce médecin sans diplôme, chirurgien sans outils est de "*nouvelle fabrique*", c'est dire qu'il est un médecin bien particulier, formé à l'école de l'expérience. L'expression vient sans doute des « *étoffes de nouvelle fabrique* », c'est-à-dire tissées en France et bénéficiant à ce titre de taxes d'exportation allégées par rapport à celles d'*ancienne fabrique*, le plus souvent italiennes que les marchands marseillais "*nationalisaient*" pour les exporter vers les échelles d'orient, d'où des mesures de contrôle dont la répétition montrait l'inefficacité.

79 Thériaque. Préparation connue depuis l'Antiquité, contenant plus de cinquante composants appartenant aux trois règnes de la nature (parmi lesquels une dose assez forte d'opium) et ayant des vertus toniques et efficaces contre les venins, les poisons et certaines douleurs. CNRTL. (<http://www.cnrtl.fr/>)

la mode portugaise et fait semblant de dire les grâces. (page 106) Peut-être est-ce quelque prêtre ou quelque devin supérieur ; je ne puis cependant rien affirmer. Le soir, j'ai vu ce même chef s'exprimer de la manière la plus positive sur son désir de devenir cultivateur ; aussi doit-on lui donner des outils pour utiliser ses bonnes intentions ; il n'a point été à Rio de Janeiro⁸⁰ ; il dit qu'il vient de fort loin et qu'il veut faire travailler ces compagnons.

Une femme Botocudo a aujourd'hui abandonné son enfant à la mamelle et l'a laissé à son mari pour s'enfuir.

[Une ligne rajoutée en bas de page : *L'on a tué un anta.*]

(page 107) 5 à 3 h

La fièvre vient de me laisser ; elle a été accompagnée de frissons, de vomissements et m'a laissé dans une telle faiblesse que j'ai à peine la force d'écrire mais comme je viens de faire un effort pour manger je me sens plus robuste.

6

Il m'a été impossible d'achever hier mon journal ; je devais cependant une réparation à l'amour maternel des Botocudos. C'est une Indienne civilisée que a fait ce trait horrible mais le commandant l'a forcée à être moins dénaturée. J'ai su par un voyageur qui venait de (page 108) Bahia que M. Plason était parti pour Rio. Le même homme m'a [donné : mot biffé] cédé quelques bouteilles de vin (14) qui sont un vrai trésor pour Georges et moi. Le vicaire de S. Miguel retourne à sa paroisse d'où il était sorti pour chercher de la farine car la famine est, dit-on, terrible dans le Minas Novais. Nous sommes sortis de Caxoerinha sur les dix heures environ et nous avons fait assez rapidement une demi-lieue pendant laquelle des collines couvertes d'une riche verdure se découvraient continuellement à nos yeux ; bientôt le spectacle a changé : d'immenses pierres de granit jetées les unes (page 109) sur les autres formaient des masses imposantes et semblaient vouloir nous fermer le passage du fleuve ; là, nous avons trouvé une foule de voyageurs qui faisaient décharger leurs canots pour les faire passer par dessus les roches. Ce désert sauvage, ce mélange d'agitation et de repos forment une opposition pittoresque difficile à rendre.

J'ai remarqué sur les roches :

du fer en quantité

du marbre.

une sorte de cristal étrange traité [?] au poli le plus parfait dont il en a été impossible de tirer un morceau faute d'instruments.

(page 110)

80 Ce qui contredit la notation plus haut se rapportant au même chef (f 52 : "*il a déjà été à Rio de Janeiro...*").

La seule plante à peu près qui croisse en abondance entre ces rochers se nomme *siriba*⁸¹ ; elle a entièrement le port d'un petit grenadier peu garni de branches.

Sur les trois heures, tout étant chargé et les canots ayant été passés [mot barré : *dont*] par dessus les pierres , nous nous sommes embarqués pour arriver jusqu'à la Cachoeira da Palmeira⁸².

Là, nous avons trouvé encore une barrière mais moins ensablée à cause de l'eau qui coule sur une pente assez douce mais pleine de roches ; le bruit de (page 111) ce torrent est très fort. Il y a heureusement un autre chemin : jamais les canots ne pourraient passer chargés.

J'ai oublié de dire quelque chose sur ces marches : en différents endroits, on remarque des trous de forme circulaire, peu profonds [~~de forme~~ : mot biffé], quelquefois de plusieurs pieds de diamètre ; je ne sais à quoi attribuer cette singularité, l'eau peut en être la cause dans plusieurs endroits, mais dans d'autres, il faut en chercher une différente.

(page 112) 7

Obligé de passer la nuit sur la pierre, exposé à l'intempérie le soir et peu abrité de la pluie fine, qui tombait quelquefois, par un parapluie. Je n'ai pu fermer l'œil [de : biffé] ; la fièvre a saisi ce moment pour s'emparer de moi et, lorsque le jour est arrivé, j'étais d'une telle fatigue que je pouvais à peine distinguer les objets. Malheureusement, nous ne pouvons pas passer outre ; les canotiers s'étaient absentés la veille au soir pour aller, disaient-ils, coucher chez eux ; ils ne furent (page 113) de retour qu'après l'arrivée des personnes que nous avons laissées la veille. Il était environ midi lorsqu'il a été possible de partir. Que d'idées tristes ma pauvre imagination m'enfanta-t-elle quand tout se peignait en noir ! peu à peu, cependant, ma tête s'est débrouillée et, lorsque nous sommes arrivés au lieu où nous devons camper, j'allais déjà sensiblement mieux. La nuit a été on ne peut meilleure. Aujourd'hui, j'ai fait une grande partie du chemin en suivant le canot par le rivage ; le fleuve paraît à peine navigable : d'immenses quartiers de roches (page 114) embarrassent à chaque instant son cours et forment des courants d'une rapidité effrayante que les habiles canotiers savent surmonter ; parfois, ils se servent d'une corde pour attirer vers une rive la barque mais, le plus souvent, la rame seule leur sert à vaincre les différents obstacles qu'ils rencontrent. Un peu après le lieu de notre départ, les deux rives du fleuve commencent à diminuer de hauteur ; la végétation est aussi sensiblement moins active et les bois de construction doivent y être fort rares. (page 115) J'ai trouvé dans quelques trous de roche, des petits cristaux rouges en assez grande abondance ; il pourrait bien se faire que ce fussent des rubis. J'ai rencontré aussi une pierre d'un beau grenat vert paraissant taillé par la main des hommes. Les habitants prétendent que lorsqu'il tonne, cette pierre tombe des nues.

81 *Siriba* ou *seriba* : nom vulgaire d'un arbuste de la famille des Nyctaginacées, commune dans la *mata* atlantique.

82 Cachoeira (cascade) écrit par Denis : *caxoeira*. Le Palmeira est un des petits affluents du Jequitinhonha. Cette cascade forme, avec celles de Barracão et de Salto Grande qui la suivent, le passage le plus difficile à l'époque pour la navigation fluviale.

Rien d'intéressant pour tous ces jours derniers. Couché en plein air ; mal nourri. Mes fièvres ont changé d'heures. Avant-hier 9, je les ai eus vers 1 h du matin ; hier, elles m'ont pris à quatre heures (page 116) et ne m'ont point quitté de la nuit ; je ne connais point au monde de supplice comparable à celui d'un délire qui m'avait pris tout sentiment de ce monde. Le pauvre Georges est encore très mal ; il attend de Jonas⁸³ de l'aspxxxxgxxx ; [illisible] ce serait vouloir en recevoir d'un ours et d'un ours mal léché, en sorte qu'il est difficile de se trouver dans une situation plus pénible. Oh, ma bonne mère, lorsque j'approche avec peine de mes lèvres desséchées le vase grossier (page 117) qui ne contient qu'une eau malsaine, je me représente sa main bienfaisante, essuyant mon front brûlant ou me présentant quelque boisson salubre ; que de fois la nuit me l'offre seulement à mes regards au milieu de ceux que j'aime aussi. Ces images font bientôt place à des songes terribles, mon bonheur s'évanouit et il ne reste plus que le désespoir.

Ces derniers jours, le fleuve ne m'a présenté que l'image de la désolation. Ces rochers asséchés, ces forêts brûlées par le soleil, quelques Botocudos errants (page 118) de temps à autre sur le rivage forment un tableau aussi sauvage que mélancolique. Hier 10, nous sommes arrivés au Salto Grande⁸⁴. Là, le fleuve est barré [ou : borné ?] d'une cachoeira qui est insurmontable : il faut transporter les marchandises à dos d'homme l'espace d'une demi-lieue jusqu'à l'endroit où est bâti le quartier établi par le gouvernement. Il se compose de quelques maisons de terre, mal couvertes avec des écorces d'arbres. La cascade ne se voit (page 119) pas d'ici, il faut aller à environ un quart de lieue. Je compte y faire un pèlerinage demain ou après demain ; nous ouvrirons un comptoir nécessaire.

Philips Beauchamp⁸⁵ qui paraît bien aller, il [surchargé sur et] part demain pour Bahia. Je lui remettrai des lettres pour rassurer ma mère qui les recevra probablement dans trois mois, époque à laquelle je pourrais être de retour.

(page 120) 12

Jour de fièvre, frisson très violent ; cependant, la tête tout à moi. L'impossibilité absolue de pouvoir trouver des vivres me tourmente beaucoup pour la continuation de mon voyage.

83 Lecture conjecturale. Ce nom n'apparaît qu'à cette seule occasion. Le passage est particulièrement difficile à déchiffrer du fait que les lignes écrites au recto, avec une mine plus mouillée, transparaissent sur ce verso.

84 Au début du XIX^e siècle, la navigation sur le fleuve s'intensifiant – et, avec elle, la contrebande –, le gouverneur de Bahia décida d'installer une garnison à proximité de la grande cascade, à la "frontière" entre les deux capitaineries : le *Quartel do Salto* prit bientôt le nom de *Salto Grande* puis celui de *Salto da Divisa* (de nos jours, chef-lieu de municipalité). Ce poste fut abandonné par les troupes de Bahia remplacées, en 1811, par un détachement *mineiro* qui, en 1819, est aux ordres du sous-lieutenant Julião.

Voir : Jurandyr Pires Ferreira, *op. cit.* XXVII^e volume, pp. 114.

85 Il faut sans doute lire Philip S. Beauchamp. Denis a passé au Salto trois jours avec cet Anglais "*fort aimable qui a adouci par sa société ma triste position*", écrira-t-il à Berthon. Voir Lettre à Berthon, Ms 3417, ff. 81-82.

J'ai profité de la tranquillité de mon état pour écrire à ma mère, M. Plasson et M. Berthon⁸⁶.

(page 121) Mr. Philips Beauchamp qui se rend à Bahia a eu la bonté de se charger de remettre mes lettres. Ce n'est pas la seule obligation que je lui ai, il m'a donné mille preuves d'intérêt pendant le court espace de temps qui nous a été donné d'être ensemble. M. Manuel de Jésus, le seul débiteur sur lequel nous puissions véritablement compter, est parti pour la Cachoeirinha chercher du sel et, à son retour, il nous prêtera son canot pour nous rendre avec lui à notre destination.

(page 122) La physionomie de ce brave homme peint, j'en suis sûr, de véritables sentiments ; on a du plaisir à le signaler. Même pénurie de vivres, des haricots avec de mauvaises tranches de porc salé. Eh bien, cependant cet aliment grossier manque ici à plus d'un malheureux malade.

Fièvre, frisson violent. songes pénibles ou plutôt égarement de l'esprit, horrible situation dans laquelle je me (page 123) figure ma famille pleurant ma mort ; mes amis ne pouvant consoler ma pauvre mère. Disparaissez pour jamais horribles présages : vous êtes plus cruels que la mort elle-même. Cependant, d'autres images plus riantes viennent quelques fois animer mon imagination accablée : je me figure que M. Plasson a obtenu une place et que je le rejoins à Rio. Ce songe serait-il si faux. Ah, douce espérance, laisse moi croire à ta réalité. La nuit, j'ai reposé ; j'avais Yxxxxé [illisible] l'insupportable saison.

(page 124) 15

Aujourd'hui, j'ai résolu de faire un effort : après avoir pris une bouillie de farine de maïs, je me suis chargé d'un fusil et, conduit par l'enfant d'une bonne femme, notre voisine, j'ai résolu d'aller visiter le *Salto Grande*. Après avoir marché l'espace d'un demi-quart de lieue au milieu des rochers, je suis arrivé au lieu où s'écroule sur les cailloux ce torrent vraiment effrayant (page 125) En cet endroit, le fleuve se trouve extrêmement resserré entre des rochers de granit bizarrement travaillés par la nature et fait tomber avec fracas les eaux sur un plan incliné ; on compte trois chutes. Celle du milieu me paraît la plus considérable ; du reste tout présente en ce lieu l'image de la désolation et du chaos. Le spectacle n'est point sublime, il est effrayant. À l'arrivée on reçoit une profonde atteinte de tristesse ; on ne voit point le Salto en arrivant (page 126) de Cachoeirinha ; la raison en est qu'une bar-

86 Successeur de Plasson, Pascal (Amable, Anne) Berthon de Puray sera le dernier agent consulaire français à Bahia (avant la nomination du consul Guinebaud) ; il avait été en 1811 condamné pour banqueroute frauduleuse sous son patronyme et avait préféré quitter la France pour le Brésil où il se fit connaître sous le nom de sa mère, Berthon. Il décède à Bahia en 1820, âgé d'environ 70 ans et c'est son fils qui dépose auprès du consul ses documents administratifs. Dans son Journal intime écrit à Bahia, il s'offusque de s'être vu conseiller la carrière de "garçon de boutique" pour "auner de la- toile et vendre de la bière."

Voir : Marco Antonio Gonçalves Machado, (org.), *Guia de fontes para a história franco-brasileira*, Brasília, 2002, p. 104.

J. B. Sirey, *Recueil général des Lois et des Arrêts*, Paris, 1835, col 939-940.

rière insurmontable de rochers cache le cours du fleuve [au : mot biffé] à l'endroit où l'on débarque ; le plus grand bien que la nature eût pu faire, eût été, dans une des commotions qu'elle a dû faire éprouver à cette partie du fleuve, ouvrir un détroit que certainement les hommes ne pourront jamais creuser. Celui-là eût été au moins aussi utile que le Puhassu.

Assez heureux dans ma chasse ; j'ai tué (page 127) sept tourterelles dont mon dîner s'est fort bien trouvé. Parmi les arbres qui végètent au milieu des rochers, j'ai remarqué le barigoudier⁸⁷ [Brésil 61-62] dont les Botocudos usent pour faire leurs armements. Cet arbre, dont le bois est extraordinairement mol, est d'une structure assez singulière ; sa forme est celle d'un vase du Japon. C'est à dire qu'il [forme : mot biffé] a une espèce d'ovale dans le milieu du tronc. Son feuillage est peu épais ; de gros flocons cotonneux (page 128) pendent de ses branches. Quand il parvient à une grosseur convenable, les Indiens en font des canots.

Deux Botocudos sont ici venus de Cachoeirinha. Ils m'ont reconnu.

Georges continue à être très faible. Cependant, il est à peine aidé par son compagnon.

Je vais pas fort.

(page 129) 16

Fièvre violente sur les quatre heures du matin. À voir les cabanes du Salto Grande, on pourrait croire que tous les fiévreux de la capitainerie s'y sont donné rendez-vous. On n'entend que des gémissements ou des plaintes qu'arrache le délire. Cette maladie n'est point nouvelle mais je crois que c'est une des plus cruelles (page 130) qui existe. Tous les remèdes qu'on lui assigne me paraissent illusoire ; le quinquina seul pris en grande quantité pourrait seul accélérer leur guérison.

17

J'éprouve un vif regret de ne point pouvoir former une collection comme je me le promettais mais cela est à peu près impossible ; il n'y a que dans le cas où je retrouverais la santé et Dieu sait si cette époque est prête d'arriver.

(page 131) 18

Sur les une heure, le frisson s'est emparé de moi. Une dose assez forte de quinquina que j'ai prise la veille a rendu mon état plus supportable. J'ai aujourd'hui la preuve certaine qu'une première attaque des fièvres n'est point la garantie de leur entier éloignement. Le pauvre curé de St Miguel⁸⁸ avec lequel je loge et qui a été fortement incommodé la semaine dernière par cette cruelle maladie (page 132) vient

87 F. Denis française *barriguda*, un des termes portugais désignant le *bombax ventricosa*, utilisé aussi en médecine traditionnelle ; il en donne une description dans son *Brésil*, p.61 ; voir aussi :

http://www.mast.br/multimidias/botanica/frontend_html/artigos/index-id=69.html

88 Voir note 18

d'en être saisi une seconde fois ; je crains que son âge ne soit un grand obstacle à sa guérison.

19

Point de fièvre ; je suis assez mieux pour avoir la force d'aller chasser des tourterelles aux environs ; nous n'avons presque plus de notre mauvaise viande salée et ce qui en reste est tellement détestable qu'il est presque impossible de la manger. (page 133) Je suis un peu mieux traité que mes compagnons grâce au vicaire qui me fait partager ses haricots et son biscuit en échange de quelques oiseaux. Je suis quelques fois surpris de trouver les gens de ce pays-ci si bien instruits des événements politiques de la France ; souvent les discussions me rappellent dans ma belle patrie ; je compare la fertilité de ses terres avec l'aridité désolante de désert que j'ai devant les yeux ; je me transporte au milieu de nos vallées opulentes et j'ai peine moi-même (page 134) à croire à la réalité des merveilles que je raconte à mes canotiers étonnés ; mais que sont pour moi Paris et ses monuments ? Je n'y vois que mes parents et nous vivons au milieu du tumulte : je ne recherche que la tranquillité. Ô fleuve des diamants, que ne me procures-tu quelques-unes de tes richesses : je ne serais pas seul heureux.

20

Fièvre peu avant la nuit. Peu de délire.

21

Me trouvant assez bien ce matin, j'ai voulu aller chasser ; la (page 135) curiosité m'a conduit jusqu'au Salto. Ce lieu offre l'aspect le plus triste et, cependant, on s'en éloigne avec peine. Je contempiais avec terreur ces torrents auxquels rien ne doit résister ; je n'étais plus qu'à cette nature sauvage. Tout était oublié. Le bruit des cascades, le cri des oiseaux animaient pour ainsi dire, ce tableau mais en le rendant plus effrayant. Le soleil me força cependant à rentrer dans le bois où je trouvais un abri contre ses rayons. En rentrant dans ma cabane, je fis un mauvais repas (page 136) et la fièvre sans frissons, la plus redoutée de toutes, s'empara de moi pour le reste de la journée. Assis près de la cloison de la chambre où demeuraient Georges, Manuel et Matheus, mon imagination me représenta ces deux derniers formant le complot de m'abandonner au milieu du désert et Georges ne pouvant le défendre par les raisons, je pris mon parti et j'allai demander ce que voulaient dire les discours que j'entendais. Mais, comme personne ne s'occupait de moi (page 137) dans le moment, la surprise ne fut pas médiocre ; on me donna l'explication du discours que j'avais mal compris et je me calmai entièrement grâce à Georges ; cet égarement de l'esprit provient, je n'en doute pas, du peu de vivres que nous avons à notre disposition.

Point de fièvre. On m'a apporté un fruit assez semblable à un gros artichaut qui croît sur une espèce d'aloès que je n'ai pas encore été (page 138) à même de rencontrer. Le *chu-chu*⁸⁹, c'est le nom qu'on lui donne ici a une espèce de pulpe sucrée fort agréable dont le goût a de la ressemblance avec le raisin. Je suis convaincu que l'on en tirerait une boisson fermentée, saine et de bon goût ; il croît en abondance dans les bois environnants ; les singes en sont friands et le recherchent avec soin ; la plante qui le porte ressemble, dit-on, à un grand ananas.

(page 139) 23

Frisson lent d'une fièvre peu forte on m'assure que je suis près de ma guérison. Dieu soit loué ! Georges présente à peu près les mêmes symptômes. Comme je suis décidé à me rendre à St Miguel par terre, l'exercice du cheval doit achever notre guérison. M. Manuel de Jesus que nous attendions avec impatience est enfin arrivé en sorte que notre voyage ne peut être éloigné.

(page 140) 24

Aujourd'hui je me suis enfoncé dans les bois plus que de coutume et j'ai remarqué plusieurs plantes curieuses, entre autres une espèce de raquette⁹⁰ dont j'estime la hauteur de plus de quatre pieds. Son pied est très ligneux et elle se trouve absolument sans support.

J'ai recueilli aussi une petite quantité du lichen nommé caesia végétale. Cette production était attachée (page 141) par placards blanchâtres et roses (?) sur une espèce de palmiers dont la tige est très lisse. J'ai [mot manquant : tué ?] un petit quadrupède nommé preá⁹¹ qui ressemble fort au lapin, n'en déplaise aux âmes sensibles : deux grasses tourterelles lui ont été jointes ; il est vrai que j'ai débarrassé par la même occasion les poules du voisinage d'un faucon. Une pie à brillant plumage a eu aussi les honneurs de l'empaillage ; je n'ai point encore vu d'oiseau plus difficile à préparer. (page 142) Le vieux vicaire qui partageait ma chambre vient de quitter ce matin nos déserts ; il se rend aussi à cheval au lieu de sa résidence, je lui ai donné un flacon d'éther.

[Le récit s'arrête là. Les folios 71-115 du carnet sont vierges. Il est vraisemblable que Denis n'ait pas poursuivi son journal sauf à imaginer un autre carnet, celui-ci ayant été égaré mais c'est beaucoup d'imagination. Il faut plutôt supposer que la maladie a repris Denis et qu'il a alors décidé de rentrer à Bahia.]

89 Orthographe de Denis : tchoup choup. Chu-chu : les utilisations actuelles de ce terme ne semblent pas correspondre à la description du fruit que découvre Denis : le chimoya est un fruit de la cordillère ; cependant, l'anone telle que cultivée de nos jours ressemble en effet à un artichaut...

90 Cactus raquette, voir note 24

91 *Cavia aperia* : rongeur, noctambule au pelage cendré, apparenté au cochon d'Inde.

Lettres de Ferdinand Denis

à M. Berthon

agent consulaire à Salvador de Bahia

Ms 3417 f 83 r^o-v^o

Monsieur et bon ami¹,

J'ai attendu jusqu'à ce moment pour vous écrire dans l'espérance de pouvoir vous donner quelques nouvelles plus consolantes que celles que je vous ai fait parvenir de Belmonte. Malheureusement, tout a été de mal en pis depuis cette époque. Georges, que les fièvres ont repris, est dans un état de faiblesse qui lui permet à peine de continuer le voyage [~~Quant à moi malgré la~~] et cette cruelle maladie, ne se contentant pas d'une seule victime, m'accable depuis plusieurs jours. Les accès sont terribles. Celui d'hier, entr'autres, m'a [~~de-cià~~] jeté dans un abattement dont j'ai peine à me remettre [~~C'est aux bons soins de Mr Vellozo~~]. Je ne saurais trop vous dire combien j'ai d'obligations [j'ai : répété] à M. Vellozo. Il n'y a point de soins qu'il n'ait eu pour moi, et vous savez combien [combien : répété] ils sont précieux dans un pays où l'on ne trouve pas même le plus strict nécessaire ; Je vais vous donner un court exposé de notre route jusqu'ici. Le canot qui nous avait été prêté pour nous et pour le marchand dont je vous ai déjà parlé se trouvant prêt, et notre compagnon de voyage payant la moitié de toutes les dépenses, nous partîmes de Belmonte le 17 août. Comme je vous l'avais annoncé, Georges était délivré en apparence des fièvres. Le 19, nous sommes arrivés aux bouches de l'Uhubu où elles se sont emparé de lui avec une nouvelle violence. Comme il avait été impossible de se procurer de la farine en quantité suffisante, Manuel fut [~~en-chercher~~] s'en approvisionner à Uhubu où il s'en fabrique en grande abondance. Cela nous retint trois jours, au bout desquels nous sommes partis pour Caxoerinha où nous sommes arrivés le 27, temps comme vous le voyez assez considérable ; mais la sécheresse est tellement considérable qu'il a été souvent nécessaire de se mettre à l'eau pour pousser le canot. Arrivés à la Caxoerinha nous n'avons point trouvé d'embarcations prêtes...

1 Cette lettre non datée, inachevée et sans dédicace a été écrite, selon toute vraisemblance, de Cachoeirinha où "l'expédition" Denis est arrivée le 27 août pour n'en partir que le 6 septembre. Durent ce séjour, marqué par les accès de fièvre, Denis consigne dans son journal écrire à M. Plasson et à sa famille. Il est étonnant qu'il n'ait pas cité Berthon comme il le fera pour les lettres confiées de Salto Grande à Mr Beauchamp. De même, il signale n'avoir écrit de lettre de Belmonte que pour sa famille et pour M. Plasson. Il est donc possible que ce fragment de lettre soit plutôt une de celles écrites à Plasson qu'il avait toutes les raisons de qualifier lui aussi de "*Monsieur et bon ami*".

Notes Bourdon

(1) Cette lettre, inachevée, ne porte pas d'adresse. Mais elle était certainement destinée, tout comme la lettre 45, à Monsieur Berthon, l'agent consulaire de France qui avait succédé à M. Plasson. -

(2) Je déduis cette date des indications fournies par la fin de la lettre.

(3) Cette lettre, où Ferdinand racontait sans doute son voyage de Bahia à Belmonte, est perdue. Mais F. Denis a très vraisemblablement fait appel à ses souvenirs au moment où il écrivait *Les Machakalis*, nouvelle insérée dans les *Scènes de la Nature*. “*Ma traversée fut pénible, dit-il p, 133. Mais j'eus -enfin le bonheur de parvenir à l'embouchure du fleuve Salsa, et mes yeux, fatigués de n'avoir vu longtemps que la triste étendue de la mer, se reposèrent avec plaisir sur une nature riche et féconde qui conservait encore sa grandeur primitive. J'étais arrivé à Canavieiras, petit bourg nouvellement fondé par le gouvernement pour, protéger le commerce de Minas-Novas.*” Sur la fondation d'un établissement à Canavieiras, cf. Idade d'Ouro do Brazil, n°48, 16 juin 1818. Ferdinand dut visiter alors la portion de côte comprise entre Canavieiras et Belmonte, qu'il décrit ainsi dans les *Scènes de la Nature*, pp, 139-140 : “*Après deux heures d'une marche pénible dans les sables, la nature, qui ne nous avait offert jusqu'alors que des scènes riantes, changea tout à coup et ne nous présenta plus que l'image de la désolation. D'énormes quartiers de rochers, dépouillés de toute végétation, étaient amoncelés sur le rivage, et les flots venaient s'y briser avec fracas. Quelques palmiers épineux, quelques mimosas brûlés par le soleil attestaient cependant que tout n'était pas mort dans ce triste désert, où l'œil étonné considérait avec effroi une vaste portion de forêt frappée d'une affreuse stérilité et ne présentant que des troncs énormes dépouillés de tout feuillage*”. Et F. Denis explique en no-te : “*Cette forêt desséchée existe en effet, et sa stérilité vient peut-être du passage souterrain des eaux de la mer.*”

(4) Cf F. Denis, Brésil, p. 70 : “*Ce que nous avons reconnu par l'expérience, durant un voyage dans l'intérieur, c'est que la chair de l'aï (ou paresseux) est détestable quoiqu'il se nourrisse toujours de végétaux. Je dirai même que, malgré un violent appétit, il nous fut impossible d'achever celui qui nous avait été préparé, faute de gibier 'plus délicat ou moins grossier.*”

(5) Cf. F. Denis, *Scènes de la Nature*, p. 155 : “*Nous ne nous arrêtâmes qu'à la nuit et le camp fut dressé près de l'Uhuhu, petit fleuve tributaire du Belmonte*”. Le véritable nom de cette rivière est *Urubu*. Mais F. Denis l'écrit comme il l'avait entendu prononcer.

(6) F. Denis a utilisé ses souvenirs de son voyage dans sa nouvelle *Les Machakalis* : cf. supra p. 180.

Ms 3417 f 81-82

Salto Grande, 13 septembre 1819

Monsieur et bon ami,

Les fièvres me laissent à peine la force de vous écrire, et cependant je ne veux point négliger l'heureuse occasion qui se présente de vous faire savoir de mes nouvelles. Il est difficile de se faire une idée de ma position. Attaqué d'une maladie terrible dans un pays qui manque absolument de vivres,

il me reste encore à faire 30 lieues, exposé aux nuits humides et à l'ardeur d'un soleil brûlant. Tout cela serait moins difficile supporter si Georges jouissait

d'une bonne santé. Mais le pauvre garçon, bien qu'il commence à se mieux porter, est dans un état de faiblesse effrayant ; et cependant la paresse de son compagnon lui laisse le soin de presque tout ce qu'il y à faire. Mais c'est assez vous entretenir de moi. Parlons un peu des affaires.

J'ai appris par un Mineur que Mr Plasson était à Rio Janeiro, et je m'en suis réjoui en pensant qu'il y est appelé par quelque bonne affaire. Je le souhaite vivement, car il ne doit pas compter sur les cotons pour cette année. Tout a été brûlé, même les productions nécessaires à la vie, et l'habitant employant son argent à l'achat de vivres me laisse peu d'espérance pour la vente avantageuse des marchandises que j'apporte. Toutefois j'espère que l'intelligence de Georges trouvera moyen de les débiter avec quelque bénéfice.

Adieu Mr et bon ami, le seul peut-être qui me plaigne, connaissant la nécessité qui m'a fait entreprendre ce voyage. Je vous prie d'agréer l'assurance du respectueux attachement de votre dévoué serviteur,

F. Denis

J'écris à ma famille pour la rassurer sur ma santé. Vous sentez que je lui cache bien la vérité. Mes compliments à Mr Augustin.

Mr Philips Beauchamp, Anglais fort aimable qui a adouci par sa société ma triste position, vous donnera des détails. Nous avons été 3 jours ensemble au Salto.

Belmonte, Caxoerinha, Canavieiras, vus par S. A. S. Maximilien, prince de Wied-Neuwied (1816)

Voyage au Brésil

dans les années 1815, 1816, 1817

(Paris, Arthus Bertrand, 1821)

CHAPITRE X – (pages 97-100)

Belmonte.

(...) Enfin, après une marche très fatigante et très pénible, par l'excès de la chaleur, sur des sables arides et brûlants, nous avons aperçu, le soir, à notre grande joie, les cimes ondoyantes des bocages de palmiers, sous lesquels est bâtie Villa de Belmonte.

C'est une petite ville chétive et en partie ruinée ; elle fut fondée il y a une soixantaine d'années par les Indiens, dont il n'y reste aujourd'hui qu'un petit nombre. La casa da camara, construite en terre et en bois, était prête à s'écrouler entièrement : il y manquait déjà un mur tout entier, de sorte que l'intérieur était complètement exposé aux regards. Cette villa forme un carré composé d'une soixantaine de maisons, et renferme environ six cents habitants. L'église est située à l'extrémité. Les maisons sont des cabanes en terre, fort basses. Celle du capitão-mor est un peu plus considérable ; quant à celle de l'ouvidor, où l'on m'assigna mon logement, elle ne valait guère mieux que les autres. L'aspect de toutes ces huttes, généralement couvertes en chaume, et celui des rues irrégulières et couvertes d'herbe font ressembler la villa à un de nos plus méchants villages . Son seul ornement consiste dans la quantité de cocotiers qui, sur cette plaine sablonneuse, entourent de toutes parts les habitations, et par la réunion de leurs cimes ondoyantes forment une espèce de forêt. Ces arbres sont ici très féconds ; on croit contribuer à les rendre tels en perçant un trou dans leur tronc, un peu au-dessus de terre.

Tout près de la villa, le Rio-Grande de Belmonte, fleuve considérable, a son embouchure dans la mer, sous les 15° 40' de latitude australe ; il a sa source dans les hautes montagnes de Minas Gerais, et ne prend le nom de Rio-Grande de Belmonte que dans Minas-Novas, au point où l'Araçuahy et le Jequitinhonha joignent leurs eaux. C'est cette dernière rivière qui traverse le district de l'or et des diamants (...).

Dans les temps des hautes eaux, le Rio-Grande de Belmonte est impétueux ; son embouchure est toujours mauvaise et périlleuse par les nombreux bancs de sable qui s'y trouvent. En ce moment où la mer était basse, on les voyait distinctement ; ils sont dangereux même de mer haute, et ont causé la perte de plusieurs lanchas ; Belmonte possède à peu près quatre de ces bâtiments qui entre-

tiennent un mince commerce de farinha, de coton, de riz et de bois avec Bahia. L'exportation annuelle consiste en mille alquères de farinha, autant de riz, deux mille alquères de maïs et un peu d'eau-de-vie : il n'y a que deux moulins à sucre dans les environs. Un Écossais qui habitait cette ville faisait un commerce de coton assez considérable ; mais l'infidélité d'un capitaine de navire lui avait fait perdre à peu près la totalité d'une cargaison.

Celte pauvre villa vient d'obtenir quelques avantages par la route de communication que l'on a ouverte le long du fleuve avec Minas Novas, dans la capitainerie de Minas Gerais ; cependant les provisions y sont encore très rares. Nous n'aurions pu rien trouver à manger pour notre argent si quelques habitants de notre connaissance ne nous avaient procuré les choses dont nous avons besoin. Les Mineiros apportent néanmoins de temps en temps dans leurs canots du maïs, du lard, de la viande salée, de la poudre à tirer, du coton et d'autres objets, et approvisionnent ainsi cette côte misérable : une partie se consomme sur les lieux, l'autre s'expédie à Porto-Seguro et à Bahia.

CHAPITRE XI (pages 107-127 - extraits)

Remontée du rio Belmonte. Caxoerinha.

Afin de connaître les belles et intéressantes solitudes arrosées par le Rio-Belmonte, je résolus de passer quelques mois dans les Sertões, et même s'il était possible de remonter le fleuve jusqu'à Minas. Je pris donc à la villa deux pirogues ; je les fis monter par cinq hommes, et j'y chargeai mes gens et mon bagage. Le 17 août [1816] je m'embarquai à Belmonte avec la marée montante, et traversant un petit canal latéral, j'entrai dans le fleuve qui en cet endroit est très large, et rempli en partie de bancs de sable (corroas).

Il ressemble beaucoup au Rio Doce, mais il n'est pas à beaucoup près si considérable ; sa largeur peut être de cinq à six cents pas. Des forêts et des buissons, de grands roseaux de l'espèce nommée *uba* ou *canna brava*, couvrent ses bords, et sont interrompus de temps en temps par des fazendas et par des plantations. Nous vîmes sur le bord des bancs de sable le bec-en-ciseaux (*rynchops nigra*, L.), qui se tenait immobile, et le grand carao (*numenius carauna*, Latham. [*Aramus guarau-na*]), qui se promenait en regardant d'un air craintif autour de lui. Cependant avec un peu de peine nous réussîmes à tuer un de ces oiseaux circonspects.

Je m'arrêtai quelque temps à la fazenda d'Ipibura, qui appartient aux héritiers du feu capitã-mor de Belmonte : je voulais y prendre quelques provisions dont j'avais besoin, et surtout m'y pourvoir d'eau-de-vie, si nécessaire contre la fièvre. Cette fazenda possède le seul moulin à sucre qui se trouve le long du Rio Belmonte ; il n'a pas travaillé depuis quelque temps, mais il paraît, comme on me l'a dit, qu'il va être remis en activité. L'on y fabriquait aussi du tafia ou eau-de-vie commune de sucre (*agoa ardente de canna*).

Les deux rives du fleuve offrent un très beau coup d'œil. Le grand roseau uba déploie dans les endroits fermés ses fleurs en panicule, et ses feuilles disposées en éventail ; au-dessus s'élève, comme en second degré, une rangée de coulequins (*cecropia*) à tiges argentées et cannelées ; le fond est formé de la manière la plus pittoresque, par la forêt sombre et touffue, dont le feuillage d'un vert foncé et de teintes diverses s'élance au-dessus des arbres moins grands qui l'entourent. Le rivage même offre des touffes épaisses de toutes sortes de plantes entrelacées de liserons à fleurs d'un bleu blanchâtre ou d'un violet clair, de belles graminées, et surtout des souchets remplissent le reste de l'espace.

Vers le coucher du soleil nous avons débarqué sur un *corroa* dans le voisinage d'Ipibura, où quelques maisons éparses sont habitées surtout par des Indiens Menions. J'y achetai la peau d'un jaguar tué depuis peu (...). Des pêcheurs qui avaient dressé leurs cabanes à Ipibura nous donnèrent des œufs de tortue fluviale, qui sont entièrement sphériques, de la dimension d'une grosse cerise, et revêtus d'une écale dure d'un blanc luisant. Ils n'ont pas le goût désagréable de poisson que l'on trouve aux œufs des tortues de mer, et sont un mets très savoureux. Nous étions au commencement de la saison où les tortues les pondent. On en rencontre des quantités enfoncées dans les bancs de sable ; les pêcheurs les recherchent avec soin.

La nuit nous amena une pluie abondante qui nous força de nous réfugier dans de vieilles cabanes de pêcheurs, construites en feuilles de palmier, et qui étaient abandonnées. Les puces et les chiques dont elles étaient remplies troublèrent notre sommeil. Les moustiques vinrent aussi nous y tourmenter ; la fumée de notre feu put seule nous délivrer en partie de leurs attaques. Ces insectes étaient surtout insupportables sur le bord de la forêt, où nous vîmes aussi voltiger le vampire (*phyllostomus spectrum*). Pendant toute la nuit nous eûmes l'œil sur nos pirogues ; aussi fûmes-nous tous bien mouillés et obligés de rester tout le temps avec nos habits trempés par la pluie.

Le lendemain matin notre grande pirogue était à moitié remplie d'eau, et notre bagage tout mouillé : nous avons eu bien de la peine à tenir sèches dans les huttes nos armes et notre poudre. On se dépêcha de vider la pirogue, et, à notre grande joie, le soleil, perçant l'épaisseur des nuages, eut bientôt réchauffé et séché nos membres engourdis ; alors nous poursuivîmes gaîment notre voyage.

(...) les forêts : retentissaient de la voix perçante des araras, des amacans (*psittacus severus*, L.) et de plusieurs autres perroquets. La surface des bancs de sable, laissée en ce moment à sec par le fleuve dont les eaux étaient basses, était couverte d'hirondelles de mer à bec jaune (*sterna flavirostris*) qui s'y promenaient deux à deux ; cet oiseau plane en l'air, puis fond perpendiculairement sur les poissons qu'il aperçoit dans l'eau : si l'on s'approche du lieu où il se tient, il fond de la même

manière sur les hommes, comme s'il voulait leur percer le crâne ; les Brésiliens lui en supposent l'intention.

Vers midi nous sommes arrivés à l'embouchure de l'Obu [le Uhubu de Denis], petite rivière qui apporte le tribut de ses eaux au Belmonte : à peu de distance dans l'intérieur on trouve un *po-voação* de même nom, qui renferme un peu plus d'une douzaine de maisons. On y cultive beaucoup de manioc, de riz, de maïs, et quelques cannes à sucre ; ces denrées se transportent à la villa. Il n'y a pas de moulin à sucre à Obu. On exprime les cannes entre deux rouleaux minces, et l'on obtient ainsi le sirop dont on a besoin pour la consommation. L'embouchure de la petite rivière se nomme *Bocca d'Obu* ; vis-à-vis est située une île nommée en conséquence *Ilha da Bocca d'Obu*. Je fis arrêter mes canots à l'embouchure de la rivière, afin de procurer à mes gens la farinha dont ils avaient besoin pour la continuation du voyage, et je profitai de l'occasion pour parcourir la forêt voisine. Une pirogue qui arrivait en ce moment d'Obu chargée de cette denrée nous mit en état de terminer de suite notre affaire, et nous nous éloignâmes de terre. (...)

Nous avons passé la soirée sur le corroa de Pirauga, et nous y avons retiré du sable des œufs de tortue. Les traces des tapirs et des jaguars se croisent dans toutes les directions sur ce sable profond, où ces animaux viennent rôder pendant la nuit. Nous n'y avons trouvé d'ailleurs d'autres créatures vivantes que des hirondelles de mer, qui, dans leur inquiétude pour leur progéniture, fondaient en criant sur les étrangers qui s'en approchaient. Nous nous sommes bâti en ce lieu de petites huttes de feuilles de cocotier, et nous y avons passé la nuit. Le lendemain nous avons continué notre route par un très beau temps. Nous n'avions pas encore vu le rivage couvert d'une si grande quantité de belles plantes ; on y distinguait entre autres un magnifique arbuste très voisin des bignonias, et qui, orné de grandes fleurs d'un rouge ardent, brillait à l'ombre des arbres. Partout les plantes et les arbrisseaux grimpants s'entrelaçaient autour des arbres les plus hauts, et formaient un tissu impénétrable ; le feuillage tendre et rosé du quatélé ornait la partie la plus avancée de la rive, où les troncs de coulequin étendaient au loin, comme des girandoles, leurs branches à feuilles palmées, et où les hautes touffes de l'uba se balançaient en sortant du sable. Près d'une plantation abandonnée, nous sommes arrivés à l'embouchure du Rio da Salza ou Peruaçu, petite rivière qui unit le Rio Grande au Rio Prado. La barra du Rio Belmonte n'étant pas très favorable à la navigation, on a formé le plan de rendre ce canal de communication navigable pour les pirogues en le débarrassant des obstacles qui s'y trouvent, et notamment des troncs d'arbres qui l'encombrent. On dit que dans la saison sèche ce canal est très bas, et qu'au contraire dans la saison des pluies il est très profond. (...)

Les magnifiques araras et les autres beaux perroquets : qui s'en approchent font l'ornement de ces forêts sombres, dont les arbres sont si variés. Une volée d'une vingtaine, comme nous en avons aperçu dans cet endroit, perchée sur un arbre d'un vert brillant, et éclairée par un rayon du soleil,

offre un superbe coup d'œil ; il faut l'avoir vu pour s'en faire une juste idée. Ils grimpent très adroitement le long des cipôs, et tournent fièrement de tous les côtés leur corps avec sa longue queue vers les rayons du soleil. (...)

[L]e soir nous sommes arrivés au corroa de Timicui où des cabanes de pêcheurs abandonnées nous ont servi de gîte pour la nuit. C'était là que je devais trouver le crâne du grand et beau jaguar dont j'avais acheté la peau à Ibibura (...) Le jaguar, le tigre noir et le çuçaranna ou cougar (*felis concolor*) sont très communs dans les forêts baignées par le Rio Belmonte mais on ne les inquiète guère, parce que l'on n'a pas dans ces cantons de chiens propres à cette chasse. Sur tous les bords du fleuve on trouve des traces nombreuses de ces animaux, et dans le silence de la nuit on entend fréquemment leurs hurlements (...)

Le 21 nous avons quitté Timicui de bonne heure, en côtoyant une longue île nommée Ilha Grande ; elle est couverte de grands arbres et inhabitée : autrefois il s'y trouvait une plantation que les habitants de Belmonte avaient établie. Nous étions encore avec notre pirogue vis-à-vis de la rive septentrionale de cette île quand nous fûmes surpris par un violent grain de pluie qui obscurcit tellement tout le voisinage, que nous pouvions à peine reconnaître la forêt voisine. Nous étant arrêtés pour laisser passer l'orage, nous entendîmes tout à coup tout près de nous les cris d'une troupe de pécaris qui nous avaient vus et s'enfuyaient. Aussitôt quelques-uns de nos marins sautèrent à terre avec leurs armes malgré la pluie, poursuivirent la bande, et au bout d'une demi-heure revinrent avec un pécaris qu'ils avaient tué. A l'instant où ils rentraient dans la pirogue avec leur chasse un gros jacaracca se montra dans les herbes hautes du rivage ; il fut de même tué et apporté à bord. Mes chasseurs échappèrent réellement à un grand danger ; car ce ne fut que par un hasard heureux qu'il ne marchèrent pas sur le serpent couché dans l'herbe : certainement s'il eût été touché, il aurait mordu les pieds nus de nos nègres.

L'orage passé, nous nous sommes remis en route. Le fleuve est en cet endroit large et fort beau : on rencontre de temps en temps le long de la rive des bancs de sable sur lesquels s'élèvent des huttes éparses. de feuilles de cocotier ; elles servent d'asile aux habitants de Belmonte lorsqu'ils remontent le fleuve pour chasser ou pour pêcher. (...)

Le 22 nous avons quitté le corroa avant le jour, et nous avons déjà parcouru une certaine distance, lorsque le soleil se leva dans tout son éclat. Les coups d'avirons et les cris de nos Conducteurs de pirogues, qui s'efforçaient à l'envi de gagner le prix que j'avais promis aux plus expéditifs, mirent tous les environs en rumeur. Dans leur frayeur, des troupes de canards musqués s'envolèrent.

Dès la veille nous avions aperçu devant nous des montagnes dans le lointain ; elles furent plus visibles aujourd'hui : elles portent le nom *de Serra das Guaribas*. Cette chaîne traverse les forêts

dans la direction dit sud au nord : elle ne me parut pas très haute, quoique nous n'en fussions pas très éloignés. A l'endroit où nous étions les rives du fleuve commencèrent à s'élever insensiblement. Plus loin paraissent des montagnes couvertes de forêts sombres : des pierres et des débris de rochers annoncent le voisinage de montagnes primitives, et les corraos ou bancs de sable deviennent plus rares à mesure que le lit du fleuve se rétrécit et devient plus profond. Souvent sa surface sombre, mais brillante, est resserrée entre des montagnes escarpées ; cependant il conserve toujours une largeur considérable.

Nous avons vu et entendu les araras près du rivage. Pour la première fois, un autre oiseau remarquable s'est offert à nos regards ; c'était *l'anlima* ou *kamichi* ([*anhima*] cornuta) qui est rare à cette distance de l'embouchure du fleuve ; Ce bel oiseau, de la force d'une grosse oie, est plus haut sur jambes, et a le cou long ; sur son front s'élève une corne pointue longue de quatre à cinq pouces, et chaque aileron est armé de deux forts aiguillons triangulaires. Cet oiseau est timide, mais il se trahit bientôt par sa voix éclatante, dont les modulations ressemblent assez à celles du pigeon ramier, quoique plus fortes et plus sonores, et accompagnées de singuliers coups de gosier (...)

L'après-midi nous venions d'arriver à un coude du fleuve quand nous fûmes assaillis par un orage affreux, accompagné de pluie ; il agita violemment notre grande pirogue couverte ; ,mais il eut bientôt passé, et lorsque l'horizon se fut de nouveau éclairci nous aperçûmes à peu . de distance devant nous l'île de Cachoeirinha, sur laquelle on a bâti le quartel dos Arcos. Ce poste militaire fut fondé il y a deux ans d'après les ordres du comte d'Arcos par M. Marcelino da Cunha, ouvidor du Comarca. On avait d'abord établi un destacamento d'une soixantaine de soldats à trois jours de route plus haut, dans un endroit nommé le Salto : mais les soldats indiens qui le formaient marquaient un grand mécontentement : on les fit replier sur l'île Cachoeirinha, et le capitaine Julião Leão, commandant le quartel de Minas Novas, les remplaça par une douzaine d'hommes qui forment encore le quartel do Salto, Quelques cabanes en terre et couvertes de chaume ont été élevées sur la partie antérieure de l'île qui est à moitié débarrassée de forêts, et convertie en plantations. La partie inférieure est encore couverte de bois. On voit dans l'autre des plantations de manioc, et l'on a entouré les bâtiments de papayers et de bananiers, dont les fruits servent fréquemment de nourriture aux Botocoudys, à qui on les donne volontiers pour ne pas troubler la bonne intelligence. Entre l'île et la rive septentrionale le fleuve a peu de largeur ; il n'avait pas en ce moment assez de profondeur pour qu'on ne pût pas le passer à gué : il est plus large de l'autre côté le long de la rive méridionale. M. Faria, ecclésiastique de Minas, y a récemment établi, vis-à-vis de l'île, des plantations assez considérables de maïs, de manioc, de riz, de coton, etc. Son habitation est complètement isolée ; la route de Minas passe tout auprès.

Le destacamento dos Arcos fut occupé par un alferes ou enseigne et vingt soldats ; mais la désertion a graduellement réduit ce nombre à dix, la plupart hommes de couleur, indiens ou mulâtres.

Ils mènent une vie misérable ; leur solde est mince ; ils sont obligés de travailler eux-mêmes à se procurer leur nourriture, qui consiste en haricots, farinha et viande salée. La provision de ce quartel en poudre et en balles va rarement à une livre ; les armés sont vieilles, il n'y en a qu'un petit nombre en état de servir : en cas d'attaque, la garnison serait fort embarrassée. Ces soldats sont aussi chargés de transporter sur le fleuve, soit en montant, soit en descendant, les voyageurs et leur bagage ; par conséquent ils sont très expérimentés dans, cette navigation, et quelques-uns peuvent passer pour d'excellents conducteurs de pirogues. (...).

Mes lettres de recommandation pour le commandant du quartel me procurèrent un bon accueil, et je m'y trouvai très bien. On manque, il est vrai, dans cette solitude de beaucoup de choses de première nécessité, et pour la nourriture on est réduit au poisson salé, à la farinha et aux haricots : le poisson est d'une espèce très commune dans le fleuve ; en revanche, le naturaliste voyageur, accoutumé aux privations, trouve dans ce canton une occupation abondante et les distractions les plus agréables. Tous les jours nous faisons des parties de chasse dans les forêts qui s'étendent jusqu'aux bords du fleuve, et le soir nous en revenions si fatigués, qu'il nous restait à peine assez de force et de temps pour écrire les observations que nous avons faites.

CHAPITRE XIII (pages 318-319 - extraits)

Canavieiras

Canavieiras est une villa ou aldea assez considérable, dont les maisons sont dispersées ; elle a une église. On y cultive principalement du manioc et du riz. Les habitants sont la plupart blancs et pardos, c'est-à-dire issus d'hommes de différents degrés de couleur produits par le mélange avec les nègres ; ces pardos forment sur cette côte le fonds de la population. Comme il n'y a en ce lieu ni *juiz* ni aucun chef délégué par le roi, il n'existe pas du tout de police, et Canavieiras est connu dans tout le pays pour la liberté et même l'état un peu sauvage de ses habitants. Ils ne veulent pas de *juiz*, disant qu'ils peuvent se gouverner eux-mêmes, et ne doivent payer que peu d'impôts. D'ailleurs leur caractère est jovial, ils se divertissent quelquefois plusieurs jours de suite à faire de la musique, à danser, à jouer aux cartes, amusements qui très souvent entraînent des excès.

L'embouchure du fleuve étant meilleure que celle du Rio-Grande de Belmonte, on y construit quelques lanchas qui servent à commercer avec Bahia et d'autres villes de la côte.

Le Jequitinhonha

selon Auguste de Saint-Hilaire

Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Gerais. (1821)

Paris, Grimbert et Dorez, 1830

Tome second. Page 142, note 1.

« Il ne faut pas, comme on l'a fait, écrire *Gectinhonha*, *Gigilonhonha*, *Jigitonhonha*, *Giquitinhonha*, ni même *Jequetinhonha*. Pizarro écrit *Jequitinhonha* et Casai tout à la fois *Jiquitinhonha* et *Jequitinhonha*. J'adopte le premier de ces deux noms qui m'a paru conforme à la prononciation du pays, mais je conviendrai en même temps qu'il n'est pas toujours facile de démêler dans la prononciation brésilienne quand on fait entendre le son de l'*e* ou celui de l'*i*. – L'on m'a dit que *Jiquitinhonha* venait de mots indiens qui signifient une nasse pleine, mais j'avoue que je ne suis point parvenu à décomposer ce nom ; tout ce que je puis dire seulement, c'est que du côté de S. Salvador de Campos de Goitacazes, on se sert, comme on le verra dans ma troisième *Relation*, d'une sorte de nasse qu'on appelle *juquia*. – Le fleuve dont il s'agit ne prend point le nom de Rio Grande après avoir reçu les eaux de l'Arassuahy, et ne porte pas non plus ce nom à S. Miguel comme on l'a écrit en Allemagne ; c'est plus bas qu'on commence à l'appeler Rio Grande de Belmonte. Ce qui prouve au reste combien, dans ces contrées désertes, il est difficile de savoir exactement la vérité, à moins de se transporter soi même sur les lieux, c'est que M. d'Eschwegee, auquel la géographie de Minas a tant d'obligation, considère comme synonymes les noms de Rio Grande et de *Jiquitinhonha*. »

Tome second. Pages 174-175.

(orthographe modernisée)

Le Jequitinhonha, qui prend sa source à peu de distance de Tijuco, au lieu appelé Pedra Redonda, devient navigable à Tocoyos, village situé à quatre-vingt-seize lieues de la mer. De Tocoyos jusqu'à S. Miguel on compte, sur la rivière, environ trente-quatre lieues, et par conséquent on en compte soixante-deux de S. Miguel jusqu'à l'embouchure du fleuve. Entre Tocoyos et S. Miguel, les rochers qui, en certains endroits, s'élèvent du milieu des eaux, rendent la navigation difficile ; cependant on n'est nulle part obligé de décharger les pirogues. De S. Miguel à la mer, il faut nécessairement les décharger trois fois ; à la Cachoeira do Inferno, qui est à vingt-huit lieues du village ; au

Salto Grande (grande chute), qui en est à quarante-huit lieues, et enfin à la Cachoeirinha, qui est située à dix-huit lieues de l'Océan¹. A la Cachoeira do Inferno et à la Caxoeirinha, il suffit de tirer les marchandises des pirogues mais, au Salto Grande, où l'eau tombe à pic d'une hauteur que les habitants estiment être de deux cents palmes, il est clair qu'il faut faire passer les pirogues sur la terre. On met huit jours pour arriver de S. Miguel à Belmonte où le fleuve a son embouchure, et dix-huit à vingt jours pour remonter de Belmonte à S. Miguel. L'embouchure du Jiquitinhonha à Belmonte forme une espèce de petit port qui n'est accessible qu'aux embarcations ; mais communiquant avec le Rio Pardo, par l'intermédiaire d'une autre rivière, ou espèce de canal appelé Rio da Salsa, ce fleuve se trouve avoir réellement au moins deux autres embouchures. La ville de Belmonte près de laquelle le Jiquitinhonha se jette dans la mer, pauvre et habitée en grande partie par des Indiens civilisés, n'offre que peu de ressources ; mais de là à Bahia il n'y a que trente-six lieues, et, lorsque le vent est favorable, on peut faire le voyage en vingt-quatre heures, et même dans un temps moins considérable.

1 S'il y a, comme l'avance Casal, 41. du Salto à Cachoeirinha ; que d'ailleurs il y en ait 48 de S. Miguel au Salto, et 18 de Cachoeirinha à l'Océan, il est clair qu'il n'y aurait pas 62 l., mais 70 de S. Miguel à la mer. N'ayant eu aucun moyen de vérifier ces distances, j'ai cru devoir insérer ici la double indication qui m'a été communiquée sur les lieux. J'ai déjà eu occasion de faire observer dans Pizarro une contradiction du même genre, pour une route cependant assez fréquentée, et l'on doit sentir, je le répète, que de longtemps on ne pourra avoir pour l'intérieur du Brésil des distances mesurées avec exactitude.

Le *Jequitinhonha* vu par le comte de Suzannet (1843)

Souvenirs de Voyages

Les provinces du Caucase

L' Empire du Brésil

(Paris, G.-A. Dentu, 1846)

(pages 365-380)

CHAPITRE VIII

Le Jequitinhonha. -Belmonte. - Bahia.

J'avais envoyé à la chambre municipale de Minas-Novas l'ordre du président Bernardo de la Vieja, qui lui enjoignait de mettre à ma disposition un canot pour me conduire au Salto. L'ordre fut exécuté. Je vis arriver à Tocayos un canot et trois bateliers. Mon voyage se trouvait ainsi facilité ; je n'avais plus qu'à me munir de quelques provisions pour descendre le fleuve. Après quelques jours de repos employés en préparatifs de navigation, je dus prendre congé de mon hôte José Muerta, et je montai dans mon canot. Deux ou trois peaux de bœuf, soutenues par des cerceaux, formaient au-dessus de ma tête une tente assez commode. Mon canot pouvait avoir trente pieds de long sur deux pieds et demi de large. Un canotier, placé sur l'avant, dirigeait avec une rame ; les deux autres, toujours debout, ramaient en chantant. Don José Muerta ne voulut me quitter qu'après m'avoir accompagné jusqu'au confluent de l'Arasuahy ; il me montra en chemin une chapelle qu'il faisait construire. Il espérait attirer quelques habitants et former un village, dont la situation offrirait plus d'avantages que celle de Callao. C'est à regret que je quittai cet homme, qui m'avait reçu avec tant de bienveillance. Don José Muerta n'avait aucune des prétentions, aucun des vices de ses compatriotes ; c'est un des hommes qui m'ont inspiré le plus de sympathies durant mon séjour au Brésil.

Le cours du Jequitinhonha n'offre de remarquable que les forêts qui bordent ses rives. Rien n'est majestueux et imposant comme la vue d'une forêt vierge. Des arbres immenses, dont les troncs sans branches ont quatre-vingts et cent pieds d'élévation sur une circonférence de vingt à trente pieds, forment au-dessus de vos têtes un rempart impénétrable aux rayons du soleil, et même à la lumière du jour ; des lianes dont les rameaux flexibles tantôt montent en cercle jusqu'aux premières branches, tantôt retombent à terre ou s'enlacent d'un arbre sur l'autre, composent, avec l'arbre fou gère et la grande famille des palmiers, qui s'élèvent à l'ombre des grands arbres, un épais massif. Vainement vous essayez de pénétrer dans l'intérieur de ces forêts ; arrêté à chaque pas par des lianes qui se croisent, par des arbres renversés par les orages, vous ne pouvez qu'avec peine vous éloigner

des rives du fleuve. La végétation, sur les bords du Jequitinhonha, est si puissante que les terres, fertilisées par l'humidité constante du sol, se couvrent d'arbres qui sont si rapprochés, que se frayer un passage autrement que la hache à la main de vient impossible ; mais si l'on éprouve le regret de ne pouvoir tuer quelques-uns des oiseaux dont les cris arrivent jusqu'à vous, on s'en console par l'imposant spectacle qu'offre cette masse impénétrable d'une forêt si silencieuse et si obscure.

Des tourterelles, des toucans, des perroquets furent les seuls oiseaux que je pus atteindre. Les tourterelles, dont la variété est infinie, s'éloignent peu des habitations et des champs en culture ; les toucans, dont l'énorme bec produit presque le bruit d'un battement de porte, vivent sur la lisière des bois : la beauté de leur plumage ne nuit point à la délicatesse de leur chair ; ils m'ont paru d'un goût exquis. La chasse des perroquets est la plus facile : lorsqu'un perroquet a été blessé, tous les autres arrivent à ses cris, et les coups de fusil ne les éloignent qu'un instant : leur chair est dure et coriace ; j'ai dû pourtant en manger plus d'une fois en les faisant bouillir avec du riz. Quant aux singes, les tuer était un exercice et un passe-temps ; pour les manger, je n'en eus jamais le courage. Une seule fois je m'étais décidé à faire rôtir un petit singe que je venais de tuer ; mes domestiques, occupés à mes bagages, le déposèrent près d'uneasure en ruines : un énorme boa sortit des décombres, attiré par l'odeur du singe ; il le saisit et l'avalait : pour moi, je restai tranquille spectateur de cette scène ; je n'avais pas d'armes sous la main pour punir le voleur de mon triste souper ; et depuis cette aventure, l'idée ne me vint jamais d'essayer quel serait le goût de la chair d'un singe rôti. Plus d'une fois j'entendis les araras ; je les vis même traverser d'une rive à l'autre, mais sans jamais pouvoir les approcher à portée.

La saison dans laquelle je descendis le Jequitinhonha était la plus favorable à la navigation ; aussi je pus passer sans obstacle tous les rapides, qui, dans la saison des basses eaux, sont quelquefois dangereux. Ce n'est qu'à quelque distance du fleuve que commencent les montagnes : tantôt elles courent parallèlement, tantôt elles viennent se rapprocher de son lit ou se retirent à de grandes distances. Parfois sur les rives on aperçoit quelques champs de riz et de maïs ; les habitations sont cachées par d'épais ombrages, et vous n'apercevez pas même une cabane. Je remarquai parmi les arbres fruitiers le ginnipapo, dont le fruit, de la grosseur d'une pomme, a un goût doux et acide ; l'intérieur est rempli de pépins : les Indiens extraient de cet arbre le bleu qui sert à leur tatouage ; cette couleur, très acide, est d'une solidité inaltérable.

Le Jequitinhonha, dont le cours est souvent interrompu par des îles, par des rochers, forme d'innombrables contours, quoique se dirigeant presque toujours à l'est ; plusieurs ruisseaux viennent s'y réunir, surtout de la rive droite. La population manque entièrement sur les rives. Des aldéas désertes, des habitations misérables où les propriétaires élèvent quelques bestiaux, qui leur sont souvent enlevés par les tigres, n'offrent aucune ressource. Si je m'arrêtais la nuit dans une de ces

fermes, le propriétaire, tout en m'accueillant avec hospitalité, s'excusait de ne pouvoir rien me donner. En contemplant leur misère, j'avais peu de peine à admettre leurs excuses : pourtant il leur serait facile, en se livrant à la culture, de se créer une sorte d'aisance ; ils craignent tous les attaques des Botocudos et les tigres. Les bords du Jequitinhonha sont ravagés par de nombreux insectes : si le vent cesse de souffler, l'air est obscurci par des myriades de petites moustiques qui vous dévorent ; la brise seule les disperse et vous procure quelque repos : mais lorsque la nuit arrive, et avec elle le calme, les moustiques reviennent plus acharnées que jamais, et vous font éprouver de cruelles souffrances. Une nuit, couché dans mon hamac chez de pauvres fermiers, j'avais fini par m'endormir : un bruit extraordinaire, une douleur vive me réveillèrent. J'appelai mon hôte, car dans l'obscurité je ne distinguais rien ; il apporta un flambeau : j'étais entouré de fourmis ailées ; je me trouvais sur un passage de ces insectes qui dura plus d'une heure. Tous les arbres placés sur la route de ces fourmis sont dépouillés en peu d'instant. Les habitants cherchent vainement à s'en préserver en abattant tous les arbres qui avoisinent leur demeure ; les fourmis viennent encore les assaillir, et le passage d'une de ces nuées suffit pour détruire toute une récolte.

San-Miguel, aldéa à égale distance de Tocayos et du Salto, est aujourd'hui abandonnée. Une église en ruines, dont le curé venait de mourir, et trois ou quatre maisons composent seules ce village, qui a eu jadis quelque importance comme cantonnement de troupes destinées à empêcher les incursions des Indiens. Je visitai à Aguabranca une aldéa de Botocudos ; les malheureux Indiens, attaqués par la rougeole, n'ont trouvé d'autre remède que de se baigner dans le fleuve ; ce remède, un peu héroïque, en fit périr le plus grand nombre ; plus de deux cents sont morts à la suite de cette épidémie, parmi lesquels un nommé Firmiano, que M. Geoffroy Saint-Hilaire avait eu à son service lors de son voyage au Brésil, et qu'il n'avait pu décider à venir en France. Je parcourus l'aldéa déserte, où je trouvai quatre femmes indiennes ; la plus jeune portait ses cheveux coupés en rond, et un collier de verroteries les tenait serrés sur la tête ; nues jusqu'à la ceinture, elles portaient une espèce de jupon : c'était, selon l'explication qui me fut donnée, par suite des exhortations d'un missionnaire qu'elles avaient renoncé à se passer de vêtements ; une vieille femme, d'un aspect repoussant, avait seule refusé de se vêtir ; sa laideur était le manteau le plus complet qu'elle pût adopter. Toutes ces femmes avaient des bracelets aux bras et aux pieds, et les mains peintes en bleu ; aucune n'avait les lèvres ornées de ce tampon de bois, d'un à deux pouces de diamètre, qui distingue les Botocudos des autres peuplades indiennes ; une seule avait les lèvres et les oreilles percées. La figure de ces Indiennes était ronde, avec les pommettes des joues très saillantes, les yeux ronds, légèrement relevés, la bouche et le nez assez réguliers ; leur figure avait plutôt une expression de douceur stupide que d'énergie ; leur taille grosse et épaisse, leur démarche lente, la saleté de leur peau d'un jaune-rouge, qu'elles fussent jeunes ou vieilles, les rendaient peu séduisantes. Je leur fis donner de la viande salée et de la farine ; un éclair de joie brilla dans leurs yeux en recevant mes provisions, et

elles voulurent me témoigner leur vive reconnaissance en m'embrassant. Je me refusai à leurs tendres caresses ; et la plus vieille, prenant la parole, s'en alla en me disant : il est heure de manger.

Des arbres entiers, entraînés par les eaux, ajoutent à la difficulté de la navigation ; ces arbres, arrêtés par les rochers, retiennent les sables charriés par le fleuve, et de nombreuses îles se forment chaque année. Le courant du Jequitinhonha est peu rapide, à peine deux à trois milles par heure. Je croyais que les canots ne faisant qu'effleurer la surface des eaux, la moindre impulsion suffisait pour les mettre en mouvement ; ils sont au contraire lourds et pesants ; le bois employé pour leur construction est le viniatico, dont la pesanteur est très grande : le fond du canot conserve toujours une certaine épaisseur, assez forte pour lui donner plus de solidité et afin qu'il résiste au contact des rochers ; les bords seuls sont minces et peuvent facilement se briser ; quant au canot, sa grande longueur et son peu de légèreté le rendent difficile à manœuvrer. Je n'ai jamais calculé faire plus de deux lieues par heure aidé par le courant, et mes mariniers ne cessant de ramer.

Avant d'arriver au Salto, on traverse quelques-uns des rapides les plus dangereux du fleuve. Mes canotiers ne se décidèrent pas sans peine à franchir de nuit la chute appelée Panellia cachoeira. Malgré l'obscurité, je ne courus aucun danger sérieux. J'arrivai enfin à la Cachoeira del Inferno ; les rapides se prolongent sur un espace de près de 500 mètres. Les rochers interceptent en plusieurs endroits le cours du fleuve ; on risque à chaque instant de s'y briser, car le courant est très rapide, et il est difficile de manœuvrer les longs canots du Brésil. La chute de la Cachoeira est de trois à quatre pieds d'élévation, sur une largeur de trente à quarante. La secousse que reçoit le canot est tellement forte, qu'il se remplit d'eau. Les moyens restreints dont dispose le Brésil ne permettent pas au gouvernement d'entreprendre les travaux nécessaires pour rendre ce passage praticable en tout temps.

Deux heures plus tard, j'arrivai à Salto Grande. Je comptai de Tocayos à cette ville environ soixante-douze lieues de navigation. Les autorités du Salto, croyant sans doute que j'étais chargé d'une mission d'exploration, vinrent au-devant de moi en grande pompe, et on m'indiqua la maison que je devais occuper. Mon seul désir était d'arriver promptement à Bahia ; on me promit que je pourrais partir le lendemain. Le Salto-Grande doit son nom aux chutes qui interrompent sur ce point le cours du Jequitinhonha

Le Jequitinhonha forme un vaste bassin autour duquel s'élèvent les habitations du Salto ; à l'une des extrémités de ce bassin commencent les chutes. Le lit du fleuve, resserré entre deux interceptent en plusieurs endroits le cours du fleuve ; on risque à chaque instant de s'y briser, car le courant est très rapide, et il est difficile de manœuvrer les longs canots du Brésil. La chute de la Cachoeira est de trois à quatre pieds d'élévation, sur une largeur de trente à quarante. La secousse que reçoit le canot est tellement forte, qu'il se remplit d'eau. Les moyens restreints dont dispose le Brésil ne permettent pas au gouvernement d'entreprendre les travaux nécessaires pour rendre ce passage

praticable en tout temps.

Je profitai de mon séjour au Salto pour visiter une aldéa de Botocudos (tribu indienne). Le chef, distingué par le nom de Piteauhy (le grand), m'accueillit dans sa cabane, couverte de feuilles de cocotier. Ces Indiens sont renommés par leur adresse à tirer l'arc ; j'étais curieux de les mettre à l'épreuve. Ils s'empressèrent de satisfaire à mes désirs. Une flèche lancée en l'air, après avoir presque entièrement disparu, revenait tomber à leurs pieds. Un malheureux oiseau placé à cinquante pas de distance, fut tué dès le premier coup. J'obtins qu'ils me cédassent quelques arcs et des flèches ; ils me demandèrent en échange des hameçons, des couteaux et de la toile commune, voulant, disaient-ils, se faire un vêtement. Je leur donnai ces objets, en y ajoutant de la viande et de la farine, qu'ils mangèrent avec avidité. Les femmes de ces Indiens étaient allées à la récolte des fruits sauvages, et forcé de retourner au Salto, je ne pus les attendre. Un voyageur allemand, le prince Maximilien de Neuwied, a, dans son ouvrage sur le Brésil, donné de nombreux détails sur les Botocudos et toutes les races d'Indiens connus au Brésil sous le nom de Mansos (doux). Par ce nom, les habitants essaient de caractériser l'état d'apathie et d'insouciance demi-sauvage où vivent ces tribus. L'exemple de la population brésilienne est bien fait, au reste, pour dégoûter les Indiens de la civilisation.

Je quittai le Salto dans la soirée du 14 février, et j'arrivai à Belmonte après vingt heures de navigation. A partir du Salto, la rivière change de nom, et s'appelle Rio-Grande de Bel monte. Les deux rives sont couvertes de forêts que l'on commence à exploiter. Le jacaranda, que nous connaissons sous le nom de palissandre, croît en grande abondance. Ces bois sont magnifiques ; malheureusement ils ne tarderont pas à disparaître, par suite de la négligence du gouvernement, qui laisse les habitants dévaster et brûler les forêts à leur guise. Du Salto à Belmonte, on ne remarque d'autres habitations que de pauvres cabanes construites pour recevoir temporairement les hommes qui se livrent à l'exploitation du jacaranda. Belmonte est situé sur la rive droite du fleuve, à environ deux lieues de la mer ; l'entrée de la rivière se trouve fermée par une barre de sable qu'il est souvent difficile de franchir. Ce village se compose d'une soixantaine de maisons, toutes d'un aspect misérable, construites en bois et recouvertes de feuilles de palmier. Les inondations du fleuve, qui ont plus d'une fois enlevé ces cabanes légères, ne permettent pas d'entre prendre des constructions plus solides sur un sol sablonneux et sans consistance. Chaque année l'eau emporte avec elle de vastes portions de terrain, et souvent même elle entraîne les belles plantations de cocotiers qui entourent les maisons des habitants. Le commerce de Bel monte consiste en jacaranda et autres bois précieux, ainsi qu'en noix de cocos¹, qu'on expédie à Bahia. Les retours se font en vins, bœuf salé, eaux-de-

¹ En calculant la valeur d'une noix de coco à 20 reis (5 centimes), un cocotier rapporte 12 francs par an. Le jacaranda coûte de 30 à 40,000 reis (75 à 120 fr.) la douzaine de blocs ronds, carrés ou ovales, de sept à huit pieds de longueur sur une épaisseur d'environ six à dix pouces, C fret jusqu'à Bahia est épaisseur d'environ six à dix pouces. Le fret jusqu'à Bahia est de 60 à 75 fr ; ces bois, rendus à Bahia, se vendent, selon leur qualité, de 200 à 300 fr. Aujourd'hui

vie, étoffes et sel. Expédiées dans le haut de la rivière, les denrées envoyées de Bahia parviennent jusqu'à Minas-Novas et à l'arroyal du Grand-Mogol. Ce commerce occupe une quinzaine de barques jaugeant de trente à quarante tonneaux. A mon arrivée à Belmonte, aucune de ces barques n'était dans le port, et au lieu d'attendre qu'une occasion se présentât, je partis pour Canavieiras, d'où je comptais m'embarquer pour me rendre à Bahia.

J'avais passé trois jours à Belmonte, et je quittai sans regret ce triste village. J'appris plus tard que j'étais parti à temps, car la maison dans laquelle j'étais logé fut enlevée par un débordement du fleuve, peu d'instants après que je l'eus quittée. Au moment de mon départ, les eaux étaient déjà hautes. Après une navigation pénible, nous fûmes arrêtés par les sables. Il fallut descendre à terre, traverser les sables à pied, pour nous embarquer de nouveau sur le Rio-Salto, qui communique au Rio-Pardo, et atteindre Canavieiras. Des vents contraires et le débordement de Rio-Pardo me retinrent plusieurs jours dans ce misérable village, composé de deux cents maisons en bois. Le commerce de Canavieiras consiste en farine et en riz, qu'on expédie à Bahia avec quelques chargements de jacaranda. Il y a trois ans environ, quatre-vingts maisons furent emportées par un débordement. Pendant mon séjour, plus d'une vingtaine furent entraînées par les eaux. Les habitants montraient une résignation admirable. Aussitôt qu'une maison allait être atteinte par le fleuve débordé, toute la famille se mettait à la démolir ; la grande légèreté de ces constructions rendait le travail facile, et le courant n'entraînait que des matériaux de rebut. Enfin le temps redevint assez favorable pour me permettre de reprendre mon voyage. Je m'embarquai sur le Rio-Patipe, car le capitaine de mon canot craignait d'affronter la barre de Rio-Pardo. Nous approchions de la mer ; l'équipage se préparait avec hésitation à y entrer. Ce fut à force de cris, de tumulte, d'invocations à tous les saints du Paradis, que mon capitaine prit du courage : il lança hardiment sa barque dans la barre ; la brise nous souleva : nous étions en mer, et j'avoue que je m'en félicitai autant que mes pauvres matelots, qui croyaient avoir fait preuve d'une grande bravoure. Bientôt, en dépit de l'inexpérience et des lenteurs de l'équipage, je pus saluer la baie de Bahia, un des plus magnifiques panoramas du Brésil.

l'extraction du jacaranda est devenue plus coûteuse ; tous les arbres qui étaient sur les rives ont été exploités ; il faut pénétrer dans l'intérieur des forêts ; les frais se trouvent presque doublés par le transport jusqu'au lieu d'embarquement, car on ne peut frayer un passage aux blocs de jacaranda qu'en abattant une grande quantité de bois.